Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lobstacleimprv00dest

C 5

L'OBSTACLE IMPRÉVU,

OU

L'OBSTACLE SANS OBSTACLE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES;

Par NÉRICAULT DESTOUCHES.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LXXXVIII.

Universitas
BIBLIOTHECA
Crevionsis

ACTEURS.

LYSIMON, Vieillard.

LYCANDRE, autre Vieillard.

JULIE, crue Niece de Lycandre.

LA COMTESSE DE LA PEPINIERE.

ANGÉLIQUE, Fille de la Comteſſe.

LÉANDRE, Amant de Julie.

VALERE, Fils de Lyſimon, Petit-Maître.

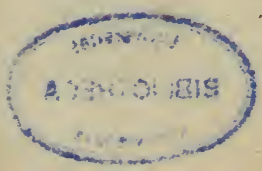
NÉRINE, Suivante de Julie.

CRISPIN, Valet de Léandre.

PASQUIN, Valet de Valere.

CSP
PQ
1977
.D703
1788

La Scene eſt à Paris, chez Lyſimon.



L'OBSTACLE IMPRÉVU,

OU

L'OBSTACLE SANS OBSTACLE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE, PASQUIN. *Ils entrent par deux différens côtés du Théâtre.*

VALERE, *du côté par où il entre.*

MORBLEU! vous avez beau dire, je n'en ferai qu'à ma tête.

PASQUIN.

Ah! voici mon étourdi de Maître.

VALERE.

La peste soit de l'homme.

PASQUIN.

Il est en colere.

VALERE.

Il n'y a plus moyen de vivre avec lui, & il faut que nous rompions ensemble.

PASQUIN.

De qui parlez-vous là ?

VALERE.

Je parle de mon pere.

PASQUIN.

Mais vraiment cela eſt fort honnête. S'il vous avoit entendu...

VALERE.

Je voudrois qu'il n'eût pas perdu un mot de tout ce que j'ai dit.

PASQUIN.

Dieu vous en garde ! vous ſeriez perdu.

VALERE.

Tu crois donc que je l'appréhende ? Cela étoit bon lorſque j'étois au College.

PASQUIN.

Ma foi, ne vous y jouez pas. Il eſt homme à vous traiter comme ſi vous y alliez encore.

VALERE, *enfonçant ſon chapeau.*

Lui ? Mon pere ? Ah vertubleu, je lui ferois voir...

PASQUIN.

Paix, Monſieur, le voilà qui vient.

VALERE.

Je m'en vais.

PASQUIN.

Revenez, revenez, ce n'eſt pas lui.

VALERE.

Te moques-tu de moi, de me faire une peur ſemblable.

PASQUIN.

Moi ? je vous ai fait peur ? Et vous dites que vous ne le craignez point.

VALERE.

J'ai encore quelque foible pour lui, mais je m'en déferai. Me voilà remis. Préſentement je ſerois homme à le braver.

PASQUIN.

Oui, en fuyant. Voilà comme font tous vos pareils. Vous êtes braves juſqu'au dégaîner. Croyez-moi, changez de conduite, & vous ne craindrez plus votre pere.

VALERE.

Dis-moi, faquin, combien le bon-homme te donne-t-il pour me prêcher ?

PASQUIN.

Bon ! il croit que c'eſt moi qui vous gâte ; & franchement j'ai trop de bonté pour vous.

VALERE.

Insolent...

PASQUIN.

Allons, Monsieur, il faut tâcher désormais de le contenter.

VALERE.

Sachons un peu ce qu'il faut que je fasse pour cela.

PASQUIN

Tout le contraire de ce que vous avez fait jusqu'à présent.

VALERE.

Quels crimes ai-je donc commis?

PASQUIN.

Vous n'en êtes pas encore aux crimes, vous n'en êtes qu'aux sottises. Par exemple, n'ai-je pas été témoin de la conversation que vous avez eue ce matin avec Monsieur votre pere? Il vous disoit d'excellentes choses, & vous lui répondiez tout de travers.

VALERE.

Moi?

PASQUIN.

Vous-même. Voulez-vous, pour vous en convaincre, que je vous fasse le récit de la conversation? Je m'en souviens mot pour mot.

VALERE.

Voyons; je suis bien aise de juger de sang-froid si j'ai tort.

PASQUIN.

Voici ce qu'il vous a dit, quand vous êtes entré dans sa chambre de la maniere que je vais vous dépeindre.

(*Il fait l'action d'un petit-Maître qui entre dans une chambre en étourdi; ensuite il prend l'air sérieux du pere.*)

Bonjour, Monsieur, bonjour. *Monsieur, je suis votre serviteur.* Où avez-vous passé la nuit, pendant que vous êtes? *Parbleu, j'ai soupé au cabaret avec mes amis, & de là nous avons couru le bal.* Vous en avez menti. Je sais à quel bal vous avez été: & si vous ne changez bientôt de conduite, je vous enverrai danser à S. Lazare. *Je crois, Dieu me damne, que vous ne pourriez pas vivre, si tous les jours vous ne me faisiez quelque mercuriale.* Et croyez-vous, Monsieur le sot, que je sois fort content de vous voir au milieu de cette pépiniere de fous, que l'on appelle petits-maîtres, espece d'hommes aussi ridicule qu'incorrigible? Que je n'entre pas en fureur depuis que vous arborez ce grand chapeau qui vous couvre un œil, & qui ne vous laisse voir que la moitié de l'autre? Depuis que vous vous débraillez jusqu'à la ceinture, que vous vous faites une gloire de vous enivrer de vin, de liqueurs & de tabac, & que vous affectez cet air fanfaron qui en

impoſe au bourgeois, & qui fait rire l'honnête homme? *Tous les jeunes gens ſont faits comme cela, mon pere, il faut ſuivre la mode.* Parbleu, je vous la ferai bien quitter. *Nous verrons.* Comment! nous verrons? Oh! voici qui vous corrigera.

(*Il prend un báton.*)

VALERE.

Que vas-tu faire?

PASQUIN.

Vous roſſer.

VALERE.

Quoi! coquin, tu aurois la hardieſſe...

PASQUIN.

Ma foi, je vous demande pardon. J'entrois ſi vivement dans la paſſion, que je croyois être Monſieur votre pere. Vous ſavez bien que ſi vous n'euſſiez décampé, la converſation auroit fini de la ſorte. Après tout, il eſt temps de vous réformer. Il y a plus de trois mois que votre future belle-mere eſt arrivée de Province, avec la jeune perſonne que vous êtes ſur le point d'épouſer. Votre pere les loge ici l'une & l'autre. Elles ſont témoins de la plûpart de vos actions, qui ne doivent pas les édifier. Comptez-vous de vivre comme vous faites quand vous aurez une femme?

VALERE.

Le fat! eſt-ce qu'on ſe marie pour ſe corriger de ſes défauts? Je voudrois bien, parbleu, qu'une femme s'avisât de me contraindre. Regarde les jeunes gens d'aujourd'hui: ils ſont aſſidus & complaiſans le jour de leurs noces; dès le lendemain ils vont chercher fortune ailleurs.

PASQUIN.

Et leurs femmes auſſi. Voilà ce que s'attirent ces femmes du bel air.

VALERE.

D'ailleurs, veux-tu que je te parle net? Je ne me ſens plus qu'un foible penchant pour Angélique. Je crois même qu'avant qu'il ſoit peu je ne l'aimerai point du tout.

PASQUIN.

Quels défauts lui trouvez-vous donc?

VALERE.

Premiérement, elle a trop d'eſprit.

PASQUIN.

Trop d'eſprit! Cela eſt inſupportable.

VALERE.

Elle lit depuis le matin juſqu'au ſoir, & ſe pique de ſavoir tout.

PASQUIN.

C'eſt un reſte de Province: le grand monde la corrigera.

VALERE.

Elle m'aime comme une Héroïne de Roman, & dès qu'elle me voit, c'eſt un étalage de beaux ſentimens qui me fatiguent à mourir.

PASQUIN.

Je le crois bien. Parler beaux ſentimens aux jeunes gens d'aujourd'hui, c'eſt leur parler Grec & Latin; ils entendent auſſi bien l'un que l'autre.

VALERE.

Mais tu m'avoueras que cette jeune perſonne dont la mere vient de mourir, & que mon pere a retirée du Couvent, eſt beaucoup plus piquante qu'Angélique.

PASQUIN.

Vous voulez parler de Julie? Je demeure d'accord qu'elles ſont d'une humeur différente. Angélique eſt languiſſante & ſérieuſe; Julie eſt vive & enjouée. Angélique a quelque choſe d'affecté dans ſes manieres; Julie a cet air libre & dégagé du grand monde. Je choiſirois Julie pour ma maîtreſſe; j'aimerois mieux Angélique pour ma femme.

VALERE.

Nérine eſt femme-de-chambre & confidente de Julie, je veux lui parler en particulier.

PASQUIN.

Oui! oh je ſuis mari de Nérine, moi, & je ne veux point qu'elle ait de particulier avec vous.

VALERE.

Le benêt!

PASQUIN.

Je ne ſuis point un mari du bel air; j'aime ma femme.

VALERE.

Eſt-ce une raiſon pour que je ne lui parle pas?

PASQUIN.

Devant moi, tant qu'il vous plaira; mais en particulier, je vous le défends.

VALERE.

Mais ſongez-vous, faquin, à qui vous parlez?

PASQUIN.

Vous avez vos droits en qualité de maître, & moi j'ai les miens en qualité de mari.

VALERE.

Je m'en moque, & je prétends... Mais morbleu, voici Angélique.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, VALERE, PASQUIN.

ANGÉLIQUE, *ſans les voir.*

VALERE ne vient point ; je ne le vois preſque plus. Son indifférence m'étonne, & commence à m'inquiéter.

PASQUIN, *à Valere.*

Entendez-vous ?

VALERE.

Il faut avouer qu'elle eſt fort aimable.

PASQUIN.

Pour moi, je m'en accommoderois fort.

ANGÉLIQUE.

Ah ! c'eſt vous, Monſieur ? Que faites-vous là ?

VALERE.

Je ſors d'avec mon pere ; il m'a mis de mauvaiſe humeur ; & j'en portois mes plaintes à Paſquin.

ANGÉLIQUE.

Il me ſemble que c'eſt à moi que vous devriez confier vos chagrins. On ſe conſole avec les perſonnes qu'on aime. Mais depuis quelque temps vous ne me cherchez plus. Je m'apperçois même que vous m'évitez.

VALERE.

Moi ! vous éviter ! Que vous êtes injuſte ! Demandez à Paſquin ſi...

PASQUIN.

A moi ?

VALERE.

Si je ne lui diſois pas encore dans le moment que je vous trouvois fort aimable.

ANGÉLIQUE.

Eſt-ce à lui qu'il faut le dire ? M'enviez-vous le plaiſir de vous entendre parler de la ſorte ſur mon ſujet ?

VALERE.

Ma foi, Mademoiſelle, je crains de vous fatiguer par des redites ennuyeuſes.

PASQUIN.

Vous connoiſſez bien peu les femmes ! Eſt-ce qu'elles ſe laſſent de s'entendre dire des douceurs ?

ANGÉLIQUE.

Paſquin a raiſon ; ſur-tout ces éloges nous flattent quand ils viennent de perſonnes que nous aimons.

VALERE.

VALERE.

Chacun a sa méthode en aimant. Pour moi, quand j'ai dit une fois que j'aime, je suis persuadé que j'ai rempli tous les devoirs d'un amant, & je ne trouve rien de plus fade, ni de plus ennuyeux que ces soupirans qui sont toujours aux pieds de leurs Maitresses, & qui leur parlent tout un jour, sans leur dire autre chose que ce qu'ils leur ont dit mille fois. Que vous êtes belle! Que je vous aime! Je mourrois plutôt que de vous être infidele. Promettez-moi, ma charmante, que vous m'aimerez toujours. La belle répond sur le même ton, & c'est toujours à recommencer. A force de se servir de ces tendres expressions, on les rend insipides; & à la fin on est tout étonné qu'on se parle d'amour, & que l'on ne s'aime plus du tout.

ANGÉLIQUE.

On ne peut pas mieux justifier l'indifférence: vous lui donnez des couleurs qui la rendroient aimable, si j'étois personne à prendre le change; mais Valere, croyez-moi, vous n'avez que de l'esprit, & je vois bien que vous n'avez point d'amour.

VALERE.

Je n'ai point d'amour? Je ne vous aime pas, moi? Tu vois comme on me traite! Qui a tort de nous deux, Pasquin?

PASQUIN.

C'est celui de vous deux qui ne dit pas la vérité.

VALERE.

Ce garçon connoît mes plus secretes pensées; il peut vous en rendre de bons témoignages.

PASQUIN.

Ah, je vous en réponds. Mon Maître est l'homme de France qui aime le plus. Il n'a qu'un défaut, c'est qu'il aime trop.

VALERE.

Assurément.

PASQUIN.

C'est ce que je lui reprochois encore tout-à-l'heure.

ANGÉLIQUE.

Je ne m'en apperçois pas: & quoique vous fassiez la satyre des Amans empressés, je vous soutiens que l'amour ne se fait connoître que par les assiduités, par les services. Il vaut mieux dire cent fois les mêmes choses, que de ne pas parler de sa tendresse. Non, Valere, vous ne m'aimez point.

VALERE.

Oh, palsanbleu, Mademoiselle, s'il ne tient qu'à jurer, je vous ferai des sermens.

PASQUIN.

Il vous jurera qu'il vous aime assez pour un homme qui doit vous épouser.

ANGÉLIQUE.

Voilà ce que c'eſt. Je vous ſuis deſtinée pour femme. Ce titre vous déplaît d'avance. Que je penſe différemment! Plus je ſonge que vous ſerez mon époux, & plus mon cœur s'attache à vous ſincérement. Dans les cœurs tendres & vertueux il ſe forme les paſſions les plus violentes, quand le devoir autoriſe l'inclination.

PASQUIN.

Tenez, Mademoiſelle, voilà les plus belles choſes du monde: mais je vous jure, en conſcience, que mon Maître n'entend point cela. Ce n'eſt point là le jargon qu'on parle aujourd'hui; & je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de femmes à Paris qui l'entendiſſent, à moins qu'elles ne portaſſent des lunettes, & qu'elles ne fuſſent de la vieille Cour. Vous êtes toute fraîche émoulue de Province. Il faut vous apprendre comme on fait l'amour en ce Pays-ci. On entre dans une aſſemblée ou dans une compagnie, on regarde, on choiſit, entre toutes les Dames, celle qui revient davantage. On lui jette de tendres œillades; on lui fait des mines; on cherche à lui parler; on lui parle. La déclaration ſe fait dès le premier abord. Si la belle s'en ſcandaliſe, ce qui n'arrive gueres, on s'en moque, & on n'y revient pas; ſi elle prend la choſe de bonne grace, on lui fait des proteſtations; elle y répond; voilà qui eſt fait: enſuite on court enſemble au bal & aux ſpectacles. On médit; on prend du tabac: on boit du vin mouſſeux; on avale des liqueurs; on paſſe les nuits au Cours. On ne ſonge qu'au plaiſir; on le cherche enſemble tant qu'on a du goût l'un pour l'autre. Dès que l'ennui ſe met de la partie, le Monſieur tire d'un côté, la Dame tire de l'autre, & on va s'accrocher ailleurs. Voilà de quelle maniere naiſſent, s'entretiennent & finiſſent les belles paſſions d'aujourd'hui.

ANGÉLIQUE.

Je ne m'étonne pas ſi les hommes ſont ſi polis préſentement, & ſi la galanterie eſt ſur un ſi bon pied.

PASQUIN.

C'eſt la guerre qui a cauſé ce dérangement-là. Les jeunes gens étoient accoutumés à bruſquer des places, ils ont voulu bruſquer les femmes. La paix remettra tout dans ſon ordre naturel.

ANGÉLIQUE.

Je veux que vous m'aimiez autrement que cela, Valere, & que vous vous diſtinguiez des perſonnes de votre âge; qu'enfin vous rameniez la mode des beaux ſentimens.

VALERE.

Ma foi, Mademoiſelle, je vous aime autant que je puis vous aimer.

PASQUIN.

Il eſt de bonne foi.

ANGÉLIQUE.

Cela ne dit rien. Je veux réformer votre cœur, & le rendre capable d'une paſſion auſſi délicate que la mienne. Il faut que nous liſions enſemble tous les Romans. J'en ai une ample bibliotheque ; c'eſt là que vous apprendrez que les plus belles paſſions ne tendent qu'au mariage, & ne ſont jamais détruites par ces beaux nœuds.

VALERE.

Ma foi, cela n'eſt vrai que dans les Romans. Moi ! lire ces fadaiſes-là ? J'aimerai autant lire des Opéras.

ANGÉLIQUE.

Il faut que vous preniez ce parti-là, ſi vous voulez me faire croire que vous m'aimez : mais voici ma mere.

VALERE.

Surcroît d'embarras !

SCENE III.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, VALERE, PASQUIN.

LA COMTESSE.

Bonjour, mon gendre.

VALERE.

Mon gendre ! Peſte ſoit de la Provinciale.

LA COMTESSE.

De quoi parliez-vous ? que je ne vous interrompe point.

ANGÉLIQUE.

Nous parlions de lecture, & je conſeillois à Monſieur....

LA COMTESSE.

Ah, vraiment, j'en ſuis ravie. Il n'y a rien de ſi utile que la lecture, & celle des Romans ſur-tout. On apprend tout dans ces Livres-là. Feu M. le Comte de la Pepiniere, mon très-honoré mari, & moi, nous les liſions jour & nuit, & nous nous attendriſſions : nous nous attendriſſions !

VALERE.

Ah ! voilà M. de la Pepiniere revenu ! Je m'étonnois bien qu'elle n'en eut pas encore parlé.

LA COMTESSE.

Croiriez-vous que feu M. de la Pepiniere & moi....

VALERE.

Encore !

LA COMTESSE.

Nous lûmes une fois tout Cyrus en huit jours. Cela nous mettoit dans le cœur un fond de paſſion inépuiſable.

PASQUIN.

Et ces lectures avoient d'agréables ſuites, apparemment!

LA COMTESSE.

Cela eſt cauſe que M. le Comte & moi nous nous ſommes aimés juſqu'au moment de la ſéparation. Mais qu'avez-vous, Valere, vous ne dites mot?

VALERE.

Je vous admire.

LA COMTESSE.

C'eſt plutôt ma fille que vous admirez.

ANGÉLIQUE.

Ne lui dites rien, Madame, il eſt de fort mavaiſe humeur.

LA COMTESSE.

Avouez qu'Angélique a bien de l'eſprit, & qu'il eſt rare de trouver une jeune & belle perſonne qui ait autant de lecture que ma fille.

VALERE.

Voulez-vous que je vous parle franchement? La lecture ne convient point à une femme, & je voudrois que la mienne fût ignorante.

LA COMTESSE.

Ah, ah, vous êtes bien dégoûté. Allez chercher vos folles qui ne ſavent que ſe coëffer, farder leur viſage, faire aſſaut de vin de Champagne, & courir le bal. Ce ſont là les ſavantes qu'il vous faut apparemment?

VALERE.

Je vous avoue qu'elles m'amuſent davantage que celles qui citent les Auteurs.

PASQUIN.

En voulez-vous ſavoir la raiſon? C'eſt que les ſavantes, que vous eſtimez, ſont pour les anciens; & celles qui amuſent Monſieur, ſont pour les modernes. Mais voici le Patron. Je me retire.

SCENE IV.

LYSIMON, LA COMTESSE, VALERE.

LYSIMON.

On m'a dit, Madame, que vous vouliez me parler?

LA COMTESSE.

On vous a dit vrai.

LYSIMON.

Abrégez, s'il vous plaît. Finirez-vous bientôt ?

LA COMTESSE.

Je n'ai pas encore commencé.

LYSIMON.

Commencez donc; mais dépêchez-vous; j'ai une affaire en tête, qui ne me permet gueres de penſer à celle des autres.

LA COMTESSE.

Vous êtes toujours bruſque; & il n'y a pas moyen de s'expliquer avec vous. Oh çà, écoutez-moi, je viens au fait.

LYSIMON.

Dieu le veuille !

LA COMTESSE.

Vous ſavez que mon procès eſt en état d'être jugé.

LYSIMON.

Si je le ſais ! Je viens de voir votre Procureur, votre Avocat, & de ſolliciter vos Juges.

LA COMTESSE.

Mais vous ne ſavez peut-être pas que mes Parties ſont allées trouver mon Avocat, & que...

LYSIMON.

Il n'eſt point queſtion ici, ni de votre Avocat, ni de vos Parties; je ſuis ſi las de votre procès, & de vous entendre parler, que ſi je n'étois ſûr qu'il ſera terminé inceſſamment, je donnerois tout mon bien pour le faire juger. Je crois pourtant que j'en ſerai quitte pour cinquante piſtoles, que j'ai miſes dans la main du Secrétaire de votre Rapporteur. J'ai fait parler de jolies femmes aux jeunes Conſeillers; j'ai employé des gens de crédit & d'autorité auprès des anciens; j'ai envoyé deux carteaux de vin de Champagne à votre Avocat; j'ai donné ſix poulardes & deux chapons du Mans, avec un pâté de perdrix à votre Procureur : voilà, je crois, tout ce qui peut accélérer un jugement, & rendre une cauſe excellente.

LA COMTESSE.

Après cela, il faut que je gagne, ou il n'y a plus de juſtice dans le monde. Me voilà tranquille ſur cet article. Mais que ferons-nous de ces jeunes gens-ci ? Il y a trois mois qu'ils vivent enſemble, c'en eſt aſſez pour ſe connoître, & peut-être pour ſe connoître plus qu'il ne ſeroit à ſouhaiter. Attendrons-nous la fin de mon procès ? Préviendrons-nous l'Arrêt que j'attends ? Les marierons-nous ? Ne les marierons-nous pas ?

ANGÉLIQUE.

Je prends la liberté de vous dire....

LYSIMON.

Mademoiſelle, on ne demande pas votre avis,

VALERE.

Pour moi, mon ſentiment....

LYSIMON.

On a bien à faire de votre ſentiment. Taiſez-vous. Votre procès & ce mariage ſont deux choſes qui n'ont rien de commun. Nous ſommes d'accord de nos faits. Mademoiſelle eſt en âge & en volonté d'être pourvue. Il eſt dangereux de retarder les filles quand elles ſont dans ces diſpoſitions. Je ſuis preſſé, moi, de me défaire de ce libertin-là. Il faut faire ſa noce dès demain, parce que je compte de me marier en même-temps, moi, qui vous parle.

VALERE.

Vous, mon pere?

LYSIMON.

Oui, mon fils.

VALERE.

Mais ſongez-vous?...

LYSIMON.

Je ſonge que vous êtes un ſot. Tournez-moi les talons. Ces jeunes étourdis-là s'imaginent que le mariage n'eſt fait que pour eux.

LA COMTESSE.

Et quelle eſt la perſonne que vous épouſez?

LYSIMON.

Madame, c'eſt là mon affaire, & non pas celle des autres. A demain les deux mariages; n'y conſentez-vous pas?

LA COMTESSE.

Volontiers.

LYSIMON.

Et vous, la belle?

ANGÉLIQUE.

Tout ce qu'il vous plaira.

LYSIMON.

Quelle réſignation! Oh ça, nous n'avons plus rien à nous dire.

LA COMTESSE.

Je vous donne le bon jour.

LYSIMON, *à Valere.*

Comment? vous voilà encore?

VALERE.

Oui, mon pere, il faut que vous me permettiez....

LYSIMON, *le pouſſant.*

Je vous permets de vous retirer, & tout ou plus vîte.

SCENE V.

LYSIMON, *seul.*

VOILA mon mariage déclaré. Il n'y a plus qu'une petite difficulté à cette affaire-là ; c'eſt que je ne ſais ſi j'aurai le conſentement de la perſonne que je veux épouſer. Elle eſt ſous mes ordres, en quelque ſorte ; & au défaut de la jeuneſſe & des belles manieres, j'ai pour moi le pouvoir & l'autorité. Cependant je veux gagner la Suivante ; elle a du crédit ſur l'eſprit de ſa Maîtreſſe. Bon, le hazard la conduit ici fort à propos.

SCENE VI.

LYSIMON, NÉRINE.

NÉRINE.

VOICI notre bourru qui bruſque tout le monde ; mais à bon chat, bon rat.

LYSIMON.

Bon jour, Nérine.

NÉRINE.

Bon jour, Monſieur.

LYSIMON.

Tu me parois de mauvaiſe humeur.

NÉRINE.

A-peu-près comme vous.

LYSIMON.

Vous devez prendre garde à qui vous parlez, Nérine.

NÉRINE.

Et vous, comme vous parlez, Monſieur.

LYSIMON.

Sais-tu bien qu'il n'y a que toi qui oſes me répondre ici comme tu fais ?

NÉRINE.

C'eſt qu'il n'y a que moi ici qui ait du courage & de la fermeté.

LYSIMON.

Nérine.

NÉRINE.

Monſieur.

LYSIMON.

Ces petites manieres-là ne me conviennent point.

NÉRINE.

Les vôtres ne m'accommodent pas davantage.

LYSIMON.

Tu ſais la conſidération que je témoigne à Julie, & les bontés que j'ai pour toi.

NÉRINE.

Oui, vous venez de faire ſortir ma Maîtreſſe du Couvent, pour la retirer chez vous. Vous nous avez habillées de deuil depuis les pieds juſqu'à la tête, parce que ſa mere vient de mourir. Mais au retour de notre Oncle, qui eſt aux Indes, vous ſerez bien payé de vos avances : & vous ſavez que qui s'acquitte ne doit rien.

LYSIMON.

Voilà le langage des ingrats. Peut-on jamais payer ce que je fais pour Julie ? Je veux qu'elle ait de la reconnoiſſance, & qu'elle m'en donne des témoignages.

NÉRINE.

Que faut-il faire pour cela ?

LYSIMON.

M'aimer.

NÉRINE.

Oh, c'eſt trop. Vous demandez une choſe impoſſible.

LYSIMON.

Comment ! impertinente ?

NÉRINE.

Mettez la main ſur la conſcience. Eſt-il poſſible d'aimer un homme bilieux & colere, qu'une vétille met en fureur, qui rompt en viſiere à tout le monde, & qui querelle depuis le matin juſqu'au ſoir ? Tout ce qu'on peut faire pour votre ſervice, c'eſt de vous craindre, & de vous donner au diable entre cuir & chair.

LYSIMON, *à part.*

Elle a raiſon. D'ailleurs il faut filer doux, j'ai beſoin d'elle. Oh çà, revenons à notre affaire. La mere de Julie étant morte, tu ſais qu'elle n'a plus de parens ni d'appui qu'un Oncle qui eſt aux Indes, & qui m'a prié de la retirer chez moi juſqu'à ſon retour.

NÉRINE.

Je ſais cela.

LYSIMON.

Mais ce que tu ne ſais pas, c'eſt que, par un Vaiſſeau qui arriva derniérement, il m'envoya un pouvoir de marier Julie.

NÉRINE.

Le bon Oncle ! Il ſonge à tout. Il n'eſt pas content d'avoir fait tenir cinquante mille écus à ſa niece, il prétend qu'elle en jouiſſe

jouïsse avec un aimable associé. Il sait les besoins de notre sexe; il y compâtit. Il veut prévenir l'impatience de Julie. Il songe qu'elle a vingt-cinq ans, & que c'est l'âge où on ne peut plus attendre. Oh! cet homme-là connoît bien la nature.

LYSIMON.

Oh çà, parle-moi sincérement. Julie n'a-t-elle point quelque inclination?

NÉRINE.

Vraiment, est-ce qu'une fille peut vivre sans cela? Il y a environ trois ans qu'il vint un jeune homme au Couvent où étoit ma Maîtresse.

LYSIMON.

Ces enragés-là se fourrent par-tout.

NÉRINE.

Il s'appelloit Léandre.

LYSIMON.

Son nom ne fait rien à l'affaire.

NÉRINE.

Dès qu'ils se virent, ils s'aimerent éperduement.

LYSIMON.

Tant pis.

NÉRINE.

Ils firent plus.

LYSIMON.

Comment diable! Et quoi donc?

NÉRINE.

Ils voulurent s'épouser; mais quand il fallut venir au fait Léandre apprit que Julie n'avoit point de bien, & qu'elle ne subsistoit que d'une pension que lui faisoit son Oncle depuis que sa mere l'avoit laissée à Paris, sans dire à personne où elle étoit allée.

LYSIMON.

Et le jeune homme étoit-il riche?

NÉRINE.

Pour tous biens présens & à venir, il avoit un grand fonds de tendresse & de beaux sentimens.

LYSIMON.

Belle provision pour le ménage.

NÉRINE.

Cela les fit résoudre à se séparer. Léandre partit dans le dessein de mourir, ou de revenir assez riche pour épouser Julie. Depuis cela, nous n'avons point eu de ses nouvelles.

LYSIMON.

Je m'en réjouis. C'est quelque jeune frippon qui vouloit l'attraper.

NÉRINE.

Il avoit un valet nommé Criſpin, qui étoit un aimable garçon.

LYSIMON.

Il te plut.

NÉRINE.

Faut-il le demander ? Une Suivante aime toujours le Valet de celui qui ſoupire pour ſa Maîtreſſe. C'eſt la regle.

LYSIMON.

Et dis-moi, ta Maîtreſſe a-t-elle toujours de l'inclination pour ce Léandre ?

NÉRINE.

Miracle ! C'eſt une fille conſtante. Pour moi, je n'ai pas fait de même. J'étois un peu preſſée ; & comme les abſens ont toujours tort, Paſquin s'eſt mis ſur les rangs, & je l'ai bravement épouſé.

LYSIMON.

Tu as bien fait. Ta Maîtreſſe n'aura pas moins de courage.

NÉRINE.

C'eſt ſelon. Quel eſt le parti que vous lui deſtinez ?

LYSIMON.

Premiérement, celui que je lui deſtine n'eſt pas un jeune homme.

NÉRINE.

Premiérement, elle n'en voudra point.

LYSIMON.

Nous verrons. C'eſt un homme entre deux âges, qui eſt encore en état de la rendre heureuſe.

NÉRINE.

Ah ! Monſieur, je tremble.

LYSIMON.

Qu'as-tu ?

NÉRINE.

Je crois que j'ai deviné.

LYSIMON.

Et cela te fait trembler ?

NÉRINE.

Oui, je meurs de peur que ce ne ſoit vous qui veuillez épouſer ma Maîtreſſe.

LYSIMON.

Il eſt vrai, c'eſt moi-même.

NÉRINE.

Je ne m'étonne plus ſi j'étois de ſi mauvaiſe humeur. J'ai eu tout le jour un preſſentiment de ce malheur-là.

LYSIMON.

Impudente, je me laſſerai.

NÉRINE.

Tenez, voici ma Maîtreſſe ; expliquez-vous avec elle.

SCENE VII.

LYSIMON, JULIE, NÉRINE.

LYSIMON.

OH çà, je n'ai pas de longs diſcours à vous faire. Je vais vous dire tout en trois mots. Je vous aime.

JULIE.

Vous êtes fort galant aujourd'hui. Nérine, ſuis-je bien coëffée ?

NÉRINE.

A merveilles.

LYSIMON.

Voilà les femmes. Elles ne ſont occupées que de leurs ajuſtemens. Treve de coëffure ; il s'agit d'affaire ſérieuſe.

JULIE.

Oh, point de ſérieux, je vous prie. Je veux me diſtraire de mes chagrins, & je ne cherche qu'à égayer mon imagination.

LYSIMON.

Ecoutez-moi, de grace.

JULIE, *à Nérine.*

Le deuil me va-t-il bien ?

NÉRINE.

Il vous pare tout-à-fait. Et moi, comment me trouvez-vous ?

LYSIMON.

J'enrage.

JULIE.

Je ne t'ai jamais vue ſi jolie.

NÉRINE.

Cela doit être ; car je porte le deuil de bon cœur. Je ne le cache point, je ſuis ravie qne votre mere ſoit défunte. La vieille folle ! Vous abandonner à l'âge de dix ans, & cacher le lieu de ſa retraite ! Se marier en ſecondes noces, ſans le demander à perſonne ! S'enrichir puiſſamment par ce ſecond mariage ; & au lieu de vous faire part du bien qu'elle avoit acquis, s'amouracher d'un jeune godelureau ; le faire, en mourant, ſon légataire univerſel ; vous déshériter par ſon teſtament ! Oh ! ſi le diable ne l'a pas emportée, c'eſt qu'il aura craint qu'elle ne voulût l'épouſer en quatriemes noces.

JULIE.

Finiſſons, Nérine, & ne traitons jamais cette matiere.

LYSIMON.

Oui. Revenons à ce que je vous avois propoſé, cela vaudra mieux.

NÉRINE.

Ecoutez, écoutez; Monſieur va vous dire de belles choſes. Il veut vous marier.

JULIE.

Me marier? Oh! vous m'allez rendre d'auſſi mauvaiſe humeur que vous.

NÉRINE.

Point, point, vous allez vous réjouir, ſauter, danſer, quand vous ſaurez le parti qu'on vous propoſe.

JULIE.

Il faudroit que ce fût l'amour même, pour me faire oublier Léandre; encore ne ſais-je s'il en viendroit à bout.

NÉRINE.

Oh, ſi celui qu'on vous deſtine eſt l'amour, il faut qu'il ſoit le pere de tous les autres.

LYSIMON.

Il eſt bien queſtion d'amour, quand il s'agit de ſe marier. Il ne faut ſonger qu'à la raiſon.

JULIE.

Eh, Monſieur, ſi on ne ſongeoit qu'à la raiſon, on ne ſe marieroit jamais.

LYSIMON.

Corbleu! vous plaît-il de m'entendre?

JULIE.

Volontiers. Dépêchez-vous de me faire votre propoſition, afin que je me dépêche de vous refuſer.

LYSIMON.

Oui! Oh bien, puiſque vous le prenez ſur ce ton-là, dépêchez-vous vous-même de m'obéir. Je parle en vertu du pouvoir, en bonne forme, que votre Oncle m'a fait tenir. Je ne puis mieux m'en ſervir que pour moi; & c'eſt moi, s'il vous plaît, que vous épouſerez.

JULIE.

Et moi, je vous réponds, en vertu d'un pouvoir en bonne forme, que la nature & la raiſon m'ont donné; & je vous déclare que j'aimerois mieux mourir que de vous épouſer.

LYSIMON.

Vous retournerez donc, dès ce ſoir, au Couvent: il n'y a point de milieu. Prenez votre parti; ſerviteur.

SCENE VIII.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE.

VOILA un petit amant bien poli.

JULIE.

Me parle-t-il ſérieuſement ?

NÉRINE.

Très-ſérieuſement. Il m'avoit déjà ſondée ſur cela. Quel parti prenez-vous ?

JULIE.

Belle demande ! celui de retourner au Couvent. Il y a long-temps que mon Oncle a mandé qu'il reviendroit bientôt ; il me tirera d'eſclavage.

NÉRINE.

Il faudroit trouver les moyens de reſter ici, & de n'épouſer point le bon-homme.

JULIE.

J'en imagine un qui me paroît plaiſant, mais il eſt ſcabreux.

NÉRINE.

Quel eſt-il ?

JULIE.

Dès le moment que je ſuis venue céans, j'ai remarqué que Valere avoit de l'inclination pour moi.

NÉRINE.

Ah, petite coquette !

JULIE.

Pour coquette, non, je ne le ſuis point, mais je ſuis un peu maligne. Pour me venger de l'impertinente propoſition du pere, j'ai envie de le mettre aux priſes avec ſon fils. C'eſt un jeune fou qui fera toutes les extravagances que nous voudrons. Pendant leur démêlé les choſes demeureront ſuſpendues, & nous gagnerons du temps.

NÉRINE.

C'eſt bien dit. Il faut que je faſſe entendre à Paſquin que vous avez de l'inclination pour ſon Maître.

JULIE.

Mais ne lui confie pas que ceci n'eſt qu'une feinte.

NÉRINE.

Je m'en garderai bien ; Paſquin n'eſt pas diſcret.

JULIE.

Il faut donc que tu le trompes le premier. Pourras-tu t'y réſoudre ?

NÉRINE.

Voyez, le grand malheur ! Il n'y a rien de ſi naturel à une femme que de tromper ſon mari. Retournez à votre appartement. Je vais trouver Paſquin, pour le preſſer de faire agir ſon Maître ; & je ſuſciterai tant d'affaires au bon-homme, que je lui ferai lâcher priſe.

JULIE.

Mais nous allons mettre ici tout en confuſion.

NÉRINE.

Tant mieux, j'aime le déſordre. Rien n'eſt ſi triſte qu'une maiſon où tout eſt d'accord, & il faut un peu de tracaſſeries pour égayer le commerce & ranimer la converſation. Cela ſera plaiſant. Un bon-homme amoureux comme nn fou ; un fils rival de ſon pere ; le pere brutal ; le fils étourdi ; une maîtreſſe qui n'aime ni l'un ni l'autre, & qui les amuſe pour gagner du temps ! Que je vais me réjouir ! Je meurs d'envie de mettre la main à l'œuvre ; je n'ai jamais rien entrepris de ſi bon courage.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, PASQUIN.

VALERE.

TU vois préſentement, Paſquin, ſi j'avois tort de m'emporter contre lui ; vouloir épouſer Julie ! cela crie vengeance.

PASQUIN.

Mais au fond de quoi vous plaignez-vous ? Julie ne vous eſt pas deſtinée ; & votre pere n'a d'autre tort en ceci que celui d'avoir perdu le ſens & la raiſon.

VALERE.

Oh parbleu ! j'aurai ſoin de ſon honneur, & je ne ſouffrirai pas qu'il faſſe une ſottiſe.

PASQUIN.

Voilà un fils d'un bon naturel.

VALERE.

Ce qui me ravit, c'eſt que Julie implore mon ſecours. Que je vais faire enrager mon pere !

PASQUIN.

L'entrepriſe eſt louable.

VALERE.

Tiens, vois-tu, pour avoir Julie, j'affronterois le diable préſentement.

PASQUIN.

Nous verrons ſi vous affronterez le bon-homme.

VALERE.

Oh, je t'en réponds. Ce n'eſt pas que je ſois fort entêté de Julie. Si mon deſſein n'a pas un heureux ſuccès, je ne m'en déſeſpérerai point, & je me rabattrai ſur Angélique. Mais je me fais un plaiſir de traverſer mon pere. Il me querelle ſans ceſſe; il ne me donne point d'argent; je mourois d'envié de m'en venger. En voici l'occaſion, je ne la manquerai pas. Je veux être auſſi aſſidu auprès de Julie, & faire autant de démarches pour l'obtenir, que ſi je l'aimois à la fureur.

PASQUIN.

Savez-vous ce qui arrivera de tout cela ? Vous déſolerez Lyſimon.

VALERE.

Tant mieux.

PASQUIN.

Vous n'obtiendrez point Julie.

VALERE.

Je m'en conſolerai.

PASQUIN.

Et Angélique vous plantera-là.

VALERE.

Je l'en défie. Je connois ſon foible pour moi. Lorſqu'une femme s'aviſe de m'aimer, cela tient ſérieuſement. En tout cas, le plus grand malheur qui puiſſe m'arriver, c'eſt de n'être point marié. Tant mieux, j'en ſerai plus libre.

PASQUIN.

Dites plus libertin; car ce n'eſt que dans l'eſpoir de vous rendre moins fou que votre pere veut vous donner une femme.

VALERE.

Vingt femmes à la fois ne me feroient pas changer de méthode. Il n'y a rien de ſi doux, rien de ſi agréable que de ne faire que ce que l'on veut, & de ſe moquer de qu'en dira-t-on; & rien de ſi ſot, de ſi ennuyeux que d'être eſclave de ſa réputation. Va, j'ai de bons amis qui me forment l'eſprit.

PASQUIN.

Vraiment, ils ont fait un fort joli garçon, & vous êtes leur chef-d'œuvre. Mais ſi vous perſiſtez dans le deſſein d'épouſer Julie, je vous avertis que votre pere n'eſt pas le ſeul que vous ayez à combattre. Je crains pour vous un autre diable qui ne vous donnera pas moins de tablature.

VALERE.

Quel eſt-il ?

PASQUIN.

C'eſt Madame la Comteſſe. La chronique ſcandaleuſe du Pays d'Anjou nous aſſure qu'elle a eu l'honneur plus de vingt fois en ſa vie de roſſer vigoureuſement M. de la Pepiniere, ſon très-honoré mari.

VALERE.

Je ne ſerai pas ſi patient que lui, & je me démêlerai bien de tout cela.

PASQUIN.

Oh çà, vous voilà donc entré en lice. Tenez-vous ferme ſur vos étriers; car voici Madame la Comteſſe qui vient joûter contre vous. Apparemment qu'elle ſait déjà de vos nouvelles.

SCENE II.

LA COMTESSE, VALERE, PASQUIN.

LA COMTESSE.

QUE faites-vous-là, Monſieur? Pourquoi n'êtes-vous pas auprès de ma fille? Faut-il qu'elle vienne vous chercher?

VALERE.

Vous m'avez défendu, Madame, de me trouver tête à tête avec elle.

LA COMTESSE.

Eſt-ce que je la quitte jamais?

VALERE.

Je craignois que vous ne fuſſiez en Ville.

LA COMTESSE.

Vous êtes devenu bien circonſpect. Je ne m'étonne plus ſi ma fille ſe déſole. Je ne voulois pas appuyer ſes ſoupçons; mais je vois qu'ils ne ſont que trop bien fondés.

VALERE.

Comment donc, Madame?

LA COMTESSE.

Ah! je ne puis plus douter de votre indifférence pour elle.

Apparemment

Apparemment que vous avez oublié de quel ſang elle eſt née ? Merci de moi ! ſi Bertrand de la Pepiniere, grand-pere de ſon triſaïeul, étoit encore en vie, il vous apprendroit le reſpect que vous devez aux perſonnes de ſa race.

VALERE.

Eh, Madame ! il n'eſt point queſtion ici de généalogie ; & s'il s'agiſſoit de diſputer d'ancêtres....

PASQUIN.

Nous avons dans notre famille un certain Guillaume, qui vaut bien votre Bertrand, ſur ma parole.

LA COMTESSE.

Plaiſante Nobleſſe que celle de ce pays-ci, où l'intérêt fait la plûpart des mariages !

PASQUIN.

Il eſt vrai que depuis l'alliage des Traitans, nous avons du côté de nos meres moins de Guillaume & de Bertrand que de Champagne & de Poitevin.

LA COMTESSE.

Et parce que vous n'avez pour tout mérite que celui d'être gens de Cour, vous prétendrez, mes petits Meſſieurs....

VALERE.

Eh palſanbleu ! Madame, pour qui me prenez-vous donc ? Pour un Céladon ? Il me ſemble qu'Angélique n'a pas lieu de ſe plaindre. Il y a deux grands mois que je l'aime.

PASQUIN.

Deux mois ! Ce ſont deux ſiecles pour des amans comme mon Maître.

LA COMTESSE.

Je vous entends, mon poulet : vous vous laſſez d'être heureux, & de l'être cent fois plus que vous ne le méritez.

VALERE.

Je n'ai point mis dans mon marché que je l'aimerois toute ma vie ; & tous les égards du monde ne me feroient pas ſoupirer malgré moi.

PASQUIN.

Quand il y auroit vingt Bertrand dans votre famille.

LA COMTESSE.

Si bien que vous ne voulez plus l'aimer ?

VALERE.

Je n'en ſais rien. Cela reviendra peut-être. Mais pour aujourd'hui, je ne m'y ſens pas de diſpoſition.

PASQUIN.

Il y a des jours malheureux.

LA COMTESSE.

Voilà un diſcours bien impertinent ! Vous n'épouſerez donc point Angélique ?

PASQUIN.

Cela n'empêche pas.

LA COMTESSE.

Cela n'empêche pas?

PASQUIN.

Eh, non. Eſt-ce l'amour qui fait les mariages? Au contraire, on ne doit épouſer que les perſonnes qu'on n'aime point.

LA COMTESSE.

La maxime me paroît nouvelle. Oh bien! dans nos familles nobles de Province les mariages & l'amour ne vont jamais l'un ſans l'autre.

PASQUIN.

Il y a plus de deux ſiecles qu'ils ne ſe ſont trouvés enſemble dans la famille de Monſieur.

LA COMTESSE.

Jour de Dieu! Quand il ſera mon gendre, je le ferai marcher droit. Je veux que ma fille ait un mari qui l'adore.

VALERE.

Cherchez vos benêts en Province.

PASQUIN.

Chaque Pays, chaque mode.

VALERE.

Voulez-vous que je vous parle naturellement, Madame? S'il ſe préſente quelqu'autre parti que moi pour Angélique, je vous conſeille, en ami, de lui donner la préférence.

PASQUIN.

Tenez, voila le meilleur conſeil qu'il donnera peut-être de ſa vie.

LA COMTESSE.

Fort bien. C'eſt-à-dire, que vous manquez à votre parole quand il vous plaît. Apparemment, c'eſt là encore une coutume que vous avez héritée?

PASQUIN.

N'en doutez pas.

LA COMTESSE.

Voilà un beau titre. Pour moi, je ſuivrai la coutume des miens en pareille occaſion.

VALERE.

Quelle eſt-elle?

LA COMTESSE.

Je vais vous la dire en deux mots. Quand on a promis mariage à une fille de ma race, & que la choſe a fait du bruit dans le monde, nous ne diſpenſons jamais de tenir cette promeſſe. Cependant nous ne tenons point les gens à la gorge; nous avons même l'honnêteté de ne leur rien dire, s'il ſont aſſez hardis pour retirer leur parole; nous obſervons ſeulement une petite formalité.

PASQUIN.

Une petite formalité ?

LA COMTESSE.

Oui. Si la fille qui reçoit l'affront, a ſon pere vivant, il paſſe ſon épée au travers du corps de celui qui veut ſe dégager. S'il ne reſte qu'une mere à la fille, ſon plus proche parent prend la place du défunt; il va trouver M. l'inconſtant, & il lui brûle la cervelle d'un coup de piſtolet. Vous êtes l'inconſtant; Monſieur de la Pepiniere ne vit plus; le couſin d'Angélique eſt céans : vous entendez ce que cela veut dire.

VALERE.

Dieu me damne, Madame, votre menace me fait rire.

PASQUIN.

Et moi auſſi, je la trouve bouffonne. Ah, ah, ah, ah.

LA COMTESSE, *lui donnant un ſoufflet.*

Tiens, maraud. Apprends le reſpect que tu me dois. Vous, prenez votre parti, & que je ſache au plutôt votre réponſe : ſinon, dans une heure vous ſerez expédié. Adieu, Monſieur, je ſuis votre très-humble ſervante.

SCENE III.

VALERE, PASQUIN.

PASQUIN.

VOILA la guerre déclarée. Mais les premiers actes d'hoſtilités ont été faits ſur mon territoire. Cela n'eſt pas juſte, pourtant; car je n'étois là que comme auxiliaire.

VALERE.

Elle eſt vive, au moins.

PASQUIN.

Parbleu! je le ſens bien. Mais je ſerois conſolé de ma diſgrace, ſi elle vous avoit un peu houſpillé.

VALERE.

A dire vrai, je n'ai pas été ſans appréhenſion.

PASQUIN.

Voilà un caractere de femme bien ſingulier.

VALERE.

J'avoue que ſa folie m'étonne.

PASQUIN.

Elle vous fait peur auſſi, je gage.

VALERE.

Oh, pour celui-là, non; c'eſt l'aſſaut qu'il faut que je livre à mon pere.

PASQUIN.

Il va faire le démon, quand il ſaura que vous rompez avec Angélique, & que vous voulez lui enlever Julie. Le moyen de lui déclarer cela ! Ma foi, l'action ſera périlleuſe.

VALERE.

Si tu voulois, Paſquin, eſſuyer la premiere bordée.

PASQUIN.

Belle propoſition ! Vous n'êtes pas content du ſoufflet que j'ai reçu de la Comteſſe, vous voulez attaquer votre pere à l'abri de mes épaules, & que j'aille devant vous comme un enfant perdu. Ah ! le voici lui-même.

VALERE.

Je me retire, & je reviendrai quand il aura jeté ſon feu.

SCENE IV.

LYSIMON, VALERE, PASQUIN.

LYSIMON, *à Valere.*

AH ! c'eſt vous que je cherche, Monſieur. Demeurez.

PASQUIN.

M'en irai-je, Monſieur ?

LYSIMON.

Non, coquin.

PASQUIN, *à part.*

Où me ſuis-je fourré ?

VALERE.

Que ſouhaitez-vous, mon pere ?

LYSIMON.

Je viens d'apprendre de jolies choſes. C'eſt donc ainſi que vous avez profité de l'éducation que je vous ai donnée ? Il faudra qu'inceſſamment votre conduite me faſſe rougir ? Va, malheureux, je ne te reconnois plus pour mon fils.

PASQUIN, *à part.*

Voilà un début qui promet beaucoup.

VALERE.

Pour moi, mon pere, je vous reconnois toujours.

PASQUIN, *bas à Valere.*

Brave. Allons, animez-vous. Ne vous défaites point.

LYSIMON.

Que lui dis-tu ?

PASQUIN.

Je lui dis qu'il a grand tort.

LYSIMON.

Paſſe de ce côté-ci. C'eſt donc pour me déshonorer que vous manquez à votre parole, & que vous fauſſez vos ſermens?

VALERE.

Voilà bien du bruit pour une bagatelle; car je vois que c'eſt la Comteſſe qui vous a parlé.

LYSIMON.

Vous traitez de bagatelle un procédé auſſi indigne que le vôtre? Corbleu! De mon temps, un homme qui auroit fait ce que vous faites, auroit été obligé de ſe cacher pour toujours.

PASQUIN.

La mode a bien changé. Il n'y a pas là aujourd'hui de quoi faire fouetter un Page.

VALERE.

Aſſurément.

LYSIMON.

Un mot, Monſieur Paſquin.

PASQUIN, *reculant, au lieu d'approcher.*

Monſieur.

LYSIMON, *le ſaiſiſſant.*

Approchez, vous dis-je. Ah vraiment, Monſieur, je ſuis bien aiſe que vous approuviez la conduite de mon fils, & que ſes raiſons ſoient honorées de vos ſuffrages. Je m'en étois douté. Cela mérite récompenſe, & vous ſerez payé dans un petit moment.

PASQUIN.

Monſieur, je ne ſuis pas intéreſſé. J'aime mieux me retirer que de vous cauſer de la dépenſe.

LYSIMON.

Je puis faire celle-ci ſans m'incommoder, & vingt coups d'étrivieres que je vais vous faire donner, ne me coûteront rien du tout. Tu ne m'échapperas pas. Valere, appellez mes gens.

PASQUIN.

N'en faites rien.

LYSIMON.

M'obéirez-vous?

VALERE.

Comment donc? J'appellerai vos gens pour maltraiter un homme qui n'eſt coupable auprès de vous, que parce qu'il ſoutient mes intérêts.

LYSIMON.

C'eſt pour cela qu'il mérite d'être aſſommé. Je vois bien que c'eſt ce coquin-là qui vous gâte.

PASQUIN.

Moi, Monſieur? Vous me l'avez remis tout gâté, & je vous le rends tel que je l'ai reçu.

LYSIMON.

Je crois que tu plaiſantes.

PASQUIN.

Dieu m'en garde! Je ne plaiſante plus depuis que je ſuis marié. Mais, morbleu, je ſuis las d'être la victime des folies d'autrui; & ſi vous voulez bien épargner mes épaules, je vais vous découvrir la véritable cauſe des mauvais procédés de Monſieur votre fils.

VALERE, *à part.*

Ah, le ſcélérat! que vas-tu dire?

PASQUIN.

(*Haut.*) Toutes vos ſottiſes. (*bas.*) Laiſſez-moi faire.

VALERE, *à part.*

Que lui va-t-il conter?

LYSIMON.

Voyons, Monſieur le coquin, comment vous vous tirerez d'affaire.

PASQUIN.

Premiérement, je lui dis tous les jours, prenez garde à ce que vous faites, vous allez mettre Monſieur votre pere au déſeſpoir. Bon, me répond-il, je ſerois bien ſot de me contraindre. Mon pere étoit plus fou que moi dans ſa jeuneſſe; des égrillards de ſon temps m'ont conté ſes fredaines. Il faut bien qu'il me paſſe tout ce que je fais, puiſque je lui pardonne tout ce qu'il a fait.

LYSIMON, *à Valere.*

Vous avez dit cela?

VALERE.

Moi? ſi je fais...

PASQUIN.

Ce n'eſt rien que ceci. J'ai bien d'autres choſes à vous apprendre.

VALERE.

Le bourreau! Monſieur, ne l'écoutez pas.

PASQUIN.

Vous êtes bien hardi de m'interrompre devant votre pere. Vous avez beau me faire des mines, il faut que je dévoile votre petit caractere.

VALERE.

Quelle trahiſon! Mon pere, je vais appeller vos gens.

LYSIMON.

Non, non, il n'eſt plus temps. Continue, mon enfant.

VALERE.

Je me retire donc.

LYSIMON.

Je vous ordonne de rester.

PASQUIN.

Savez-vous bien, Monsieur, que son moindre défaut est celui d'extravaguer. Regardez-moi ce jeune homme-là entre deux yeux; je vous garantis qu'il a le cœur aussi mauvais que l'esprit.

VALERE.

Je n'y puis plus tenir; il faut que je l'assomme.

LYSIMON.

Alte-là. Je le prends sous ma protection. Ce garçon-là est honnête homme.

PASQUIN.

Ah, Monsieur, vous ne me haïssiez que faute de me connoître.

LYSIMON.

Cela est vrai. Revenons à ce Cavalier-là.

PASQUIN.

Eh bien, Monsieur, savez-vous qu'il a eu l'insolence de me dire, à moi qui vous parle, que toute la différence qu'il y avoit entre vous deux, c'est qu'il laissoit bonnement éclater ses folies, & que vous aviez l'art de parer les vôtres d'un dehors trompeur de sagesse & de gravité.

LYSIMON, *à Valere.*

Comment, insolent?...

VALERE.

Quoi! vous croyez que j'ai pu?...

LYSIMON.

Vous n'en êtes que trop capable, Monsieur le coquin. Mais sachons un peu en quoi il fait consister mes folies.

PASQUIN.

Voici ce que c'est. Mon pere n'a-t-il point de honte (Ce sont ses propres termes que je vous rapporte en fidele Historien) de me reprocher de petites saillies de jeunesse, lui que je vois sur le point de se déshonorer par un mariage qui va le tourner en ridicule, & désabuser tout le monde de l'opinion qu'on avoit de sa prudence? Il y a dix ans qu'il est veuf; il n'y a pas six mois qu'il pleuroit encore ma mere, & qu'il nous disoit d'un ton plein d'emphase, si jamais je suis assez sot pour prendre une seconde femme, je vous permets de dire que la tête m'a tourné. Est-il possible que vous ayez dit cela, Monsieur?

LYSIMON.

Ce ne ſont pas là tes affaires. Pourſuis ſeulement.

PASQUIN.

Demandez-lui le reſte, il vous le dira mieux que moi.

LYSIMON, *à Valere,*

Voulez-vous prendre la parole ?

PASQUIN, *faiſant des ſignes à Valere.*

Parlez, Monſieur, parlez.

VALERE.

Oh parbleu! parle toi-même. (*à part.*) Je commence à démêler ſon adreſſe. Le tour eſt bon.

LYSIMON.

Il n'en eſt pas demeuré là ſans doute.

PASQUIN.

Oh vraiment non ; mais je l'ai bien chapitré ; & malgré quelques coups de bâton qu'il m'a délivrés, je lui ai parlé comme vous-même ; car tel que vous me voyez, Monſieur, ſi j'étois né pour être pere, & pour avoir des enfans libertins à moriginer, que je les aurois étrillés !

VALERE, *à part.*

Le maître fourbe que voilà !

LYSIMON.

Mais enfin, qu'a-t-il donc ajouté ſur ce mariage ?

PASQUIN.

Rien. Mais j'ai découvert le motif qui l'anime ſi vivement.

LYSIMON.

Quel eſt-il ?

VALERE, *à part.*

Il vient au fait. Je tremble.

PASQUIN.

Tel que vous le voyez, il eſt amoureux de Julie.

LYSIMON.

De Julie ? Quoi! pendart, frippon que vous êtes!...

PASQUIN.

Oh doucement, s'il vous plaît ; s'il aime Julie, c'eſt un peu votre faute.

LYSIMON.

Comment ?

PASQUIN.

Vous dites qu'Angélique a l'air provincial, cela lui a paru de même. Qu'elle a les manieres précieuſes & affectées, il lui trouve ces défauts. Julie vous paroît toute charmante, ſes attraits frappent ſes yeux. Sans ceſſe vous louez ſon enjoûment, ſa vivacité, il ne parle que de ſon eſprit agréable & de ſa bonne humeur. Le mérite de Julie vous égratigne le cœur, il

perce

pere auſſi-tôt celui de votre fils. Vous voulez l'épouſer, il le demande en mariage; & vous voyez bien que s'il fait une ſottiſe, ce n'eſt que parce qu'il vous imite de trop près.

VALERE, *ſerrant la main de Paſquin.*

Que ne te dois-je point, mon cher Paſquin!

PASQUIN, *bas.*

Taiſez-vous, étourdi.

LYSIMON.

Que te dit-il?

PASQUIN.

Il me prie de vous faire une petite propoſition de ſa part.

LYSIMON.

Quelle eſt-elle?

PASQUIN.

C'eſt que vous faſſiez un petit troc enſemble. Il vous cede Angélique, à condition que vous lui céderez Julie.

LYSIMON.

Ah! je vous entends, Meſſieurs les frippons; vous êtes tous deux d'intelligence.

VALERE.

Eh bien oui, mon pere, nous ſommes d'accord l'un & l'autre, & j'ai voulu, par reſpect pour vous, qu'il vous dît ce que je n'oſois vous déclarer.

LYSIMON.

Oh, parbleu, vous irez à Saint-Lazare; & toi, coquin... où vas-tu?

PASQUIN, *s'enfuyant.*

Je m'en vais retenir ſa chambre.

VALERE.

Palſanbleu, nous verrons ſi vous épouſerez Julie.

LYSIMON.

Attends, impudent, attends, que je t'aſſomme.

SCENE V.

LYSIMON, ANGÉLIQUE, VALERE.

ANGÉLIQUE.

JUSTE Ciel! que vois-je?

LYSIMON.

Apprenez, Mademoiſelle, apprenez que mon coquin de fils...

ANGÉLIQUE.

Ah! Monſieur, je ne ſouffrirai point que vous le traitiez de la ſorte.

LYSIMON.

Apprenez, vous dis-je, que cet inſolent...

ANGÉLIQUE.

Vous m'offenſez en lui donnant de pareilles épithetes.

LYSIMON.

Si vous ſaviez à quel point d'effronterie...

ANGÉLIQUE.

Je ne puis vous écouter, Monſieur, tant que vous parlerez de lui dans ces termes. Vous devez plus reſpecter l'objet de ma tendreſſe; & jamais un galant homme, comme vous êtes...

LYSIMON.

A l'autre, avec ſon Phœbus. Ventrebleu! je vous dis...

ANGÉLIQUE.

Ah! quel emportement! quelle fureur! En vérité, cela ne vous ſied point. Un pere de famille doit meſurer toujours ſes diſcours, & conſerver ſon caractere.

LYSIMON.

Vous feriez mieux de vous défaire du vôtre, que de me prêcher ſi mal-à-propos. Voulez-vous m'écouter, ou non?

ANGÉLIQUE.

Oui, pourvu que vous parliez de Monſieur en termes plus honnêtes.

LYSIMON.

Soit. Je vous dis que ce frippon...

ANGÉLIQUE.

C'eſt encore pis.

VALERE.

Voici le fait en deux mots. Mon pere veut épouſer Julie. Dois-je ſouffrir cela? Qu'en dites-vous, Mademoiſelle?

ANGÉLIQUE.

Julie! En vérité, Monſieur, je vous croyois plus ſage. Il faut que je vous diſe, en qualité de votre très-humble ſervante, que voilà une éclipſe totale de bon ſens & de raiſon.

LYSIMON.

Et il faut que je vous réponde, en qualité de votre très-humble ſerviteur, que vos ſpirituelles impertinences me mettent plus en fureur que les inſolences de ce coquin-là. Apprenez qu'il me demande Julie en mariage.

ANGÉLIQUE.

En mariage! pour un de ſes amis apparemment.

LYSIMON.

Pour lui-même.

ANGÉLIQUE.

Vous lui faites tort. Je ne le crois point capable de manquer à ſa foi.

LYSIMON.

Je vous dis que cela eſt.

ANGÉLIQUE

Je n'en crois rien.

LYSIMON.

Oh! je brûle tout vif. Parlez, n'eſt-il pas vrai que vous n'aimez plus Mademoiſelle, que vous avez du goût pour Julie, & que vous voulez l'épouſer?

VALERE.

Moi, mon pere! Avec votre permiſſion, je n'ai pas dit cela.

ANGÉLIQUE.

Je le ſavois bien.

LYSIMON.

Tu ne l'as pas dit, ſcélérat?

VALERE.

J'ai dit que puiſque vous étiez dans le deſſein de vous remarier, je croyois que Mademoiſelle vous conviendroit mieux que Julie.

ANGÉLIQUE.

Moi, je conviens à Monſieur?

VALERE.

Oui. Vous avez tout l'eſprit, toute la modeſtie, toute la ſageſſe qu'il faut...

ANGÉLIQUE.

Cela ſuffit, j'entends. Je vois bien que ce que l'on m'a dit, Monſieur, n'eſt que trop véritable. Je défie toutes les femmes du monde de l'aimer plus que je l'aime; mais ma tendreſſe ne me fera point courir après un infidele. Je le dégage de ſes ſermens, & je vais travailler à vaincre ma paſſion, pour le payer de toute l'indifférence qu'il mérite.

SCENE VI.

LYSIMON, VALERE.

LYSIMON.

C'EST bien fait; elle vous mépriſe, je la loue.

VALERE.

Puiſqu'elle prend ſi-tôt le parti de me mépriſer, mon pere, vous voyez que mon changement ne lui fera pas beaucoup de peine. Elle vous a rendu votre parole auſſi-bien qu'à moi. Nous avons levé le plus grand obſtacle; car vous êtes trop ſage pour être amoureux à votre âge: faites un léger effort pour un fils que vous aimez; cédez-moi Julie, je vous en conjure.

LYSIMON.

Voulez-vous que je force ſon inclination ?

VALERE.

Vous ne la forcerez point.

LYSIMON.

Vous êtes bien fat, Monſieur mon fils. Je ſais qu'elle aime ailleurs.

VALERE.

Et moi, je ſais qu'elle a du penchant pour moi : elle le cache de peur de vous déplaire & de me faire rompre un mariage que vous avez conclu ; mais pour peu que vous daigniez ſeconder le deſir qu'elle a de me rendre heureux, elle conſentira volontiers de m'épouſer.

LYSIMON.

La voici. Je vais la faire expliquer, & vous verrez que vous n'êtes qu'un ſot.

SCENE VII.

LYSIMON, JULIE, NÉRINE, VALERE.

LYSIMON.

VOUS venez à propos, Mademoiſelle.

JULIE.

Qu'avez-vous, Meſſieurs ? Vous me paroiſſez agités l'un & l'autre.

LYSIMON.

Le moyen d'être tranquille dans une maiſon où vous êtes. Une jolie femme met le déſordre par-tout. Vous êtes cauſe que mon fils me manque de reſpect.

VALERE.

Si j'ai pu vous offenſer, mon pere, la cauſe en eſt trop belle pour que vous ne me pardonniez pas.

JULIE, *à Nérine.*

Ils ſont brouillés, Nérine, nous gagnerons du temps.

LYSIMON.

Vous ſavez que je ſuis dans le deſſein de vous épouſer, & que je vous ai propoſé cette affaire.

JULIE.

Oui, Monſieur, vous m'avez fait beaucoup d'honneur & fort peu de plaiſir.

VALERE, *à part.*

Bien répondu.

LYSIMON.

Vous pourriez, ce me ſemble, parler plus honnêtement.

NÉRINE.

Voulez-vous que Mademoiſelle vous diſe qu'elle vous aime? Cela ſeroit obligeant, mais cela ne ſeroit pas véritable.

LYSIMON.

De quoi te mêles-tu? C'eſt toi qui lui inſpires l'éloignement qu'elle a pour moi.

JULIE.

Oh non, Monſieur, cela m'eſt venu tout naturellement.

VALERE, *à part.*

Fort bien.

NÉRINE.

Vous voyez qu'il n'y a rien d'emprunté dans ce diſcours; c'eſt la pure nature. Mademoiſelle trouve qu'il n'y a nul rapport d'elle à vous; que plus vous ferez d'efforts pour avoir ſon cœur & ſa main, plus vous lui paroîtrez ridicule & déſagréable; que ſi vous la forcez à vous épouſer, d'une très-honnête fille vous en ferez une très-malhonnête femme. Eſt-ce moi qui lui inſpire tout cela?

LYSIMON.

Et qui donc?

NÉRINE.

C'eſt la nature. Mademoiſelle jette les yeux ſur vous & ſur Monſieur votre fils. Elle voit que vous avez l'air d'un pere de famille; que Monſieur a l'air d'un homme qui doit ſonger à le devenir; que votre temps eſt paſſé; qu'il entre dans le ſien; qu'elle ne peut avoir que de triſtes momens avec vous; que Monſieur peut lui en faire paſſer de fort agréables. Eſt-ce moi qui lui fais ſentir tout cela?

LYSIMON.

La coquine va dire encore que c'eſt la nature.

NÉRINE.

Elle-même. Quand elle parle, il faut obéir. Oh! elle a de grandes influences ſur les filles de ſon âge. Je ſais ce que c'eſt, j'y ai paſſé.

LYSIMON.

Mais ſi je crois tout ce que l'on me dit, Mademoiſelle, mon fils ne m'en a point impoſé du tout, & vous êtes aſſez folle pour l'aimer?

JULIE.

Je ne dis pas cela; mais ſi les grands biens que je dois avoir de mon oncle, vous tentent juſqu'à vouloir qu'ils ne ſortent pas de votre famille, j'aime mieux les partager avec lui qu'avec vous.

NÉRINE.

Eh bien, tenez, c'eſt encore la nature qui parle. Direz-vous qu'elle a tort.

LYSIMON.

Oui, Oh palſanbleu ! Mademoiſelle, je ſais le moyen de vous punir de l'affront que vous me faites, & de vous faire repentir de votre mauvais choix.

JULIE.

Quelle punition voulez-vous donc m'impoſer ?

LYSIMON.

Elle ſera plus grande que vous ne le croyez. Je vous condamne à devenir la femme de ce Gentilhomme-là, & à l'épouſer dès demain. C'eſt à lui que votre oncle vous deſtinoit, ſi je le jugeois à propos.

JULIE, *à Nérine.*

Ah ! me voilà perdue !

VALERE.

Je triomphe.

NÉRINE.

Bon ! ne voyez-vous pas que Monſieur ſe moque de nous ?

JULIE.

Il eſt vrai qu'il n'eſt pas homme à me témoigner tant de complaiſance.

LYSIMON.

Cela eſt très-ſérieux. Je vous devine mieux que vous ne penſez ; vous voulez gagner du temps, en nous amuſant l'un & l'autre ; mais vous n'avez que deux partis à prendre, ou d'être demain ma femme, ou d'être demain ma belle-fille. Je vous donne le bon jour.

SCENE VIII.

JULIE, VALERE, NÉRINE.

VALERE.

POUR le coup, me voilà ſûr de vous épouſer ; car je ne crois pas que vous balanciez entre mon pere & moi. Je ne l'aurois jamais ſoupçonné d'être ſi raiſonnable.

JULIE, *à Nérine.*

Ah Nérine ! dans quel embarras me ſuis-je jetée moi-même !

NÉRINE.

Ma foi, Mademoiſelle, puiſque la faute eſt faite, il faut la boire de bonne grace.

JULIE.

Je ſuis, par mon imprudence, dans la néceſſité d'épouſer Valere, ou...

NÉRINE.

Voyez le grand malheur ! Je voudrois bien être dans cette néceſſité-là, moi.

JULIE.

Je n'en ferai rien cependant.

VALERE.

Vous consultez long-temps ensemble. Parbleu! ce seroit quelque chose de nouveau de voir une personne de votre âge mettre en comparaison le pere avec le fils. Je vous crois trop délicate & trop sensée pour me faire une pareille injure.

JULIE.

Eh bien, Monsieur, je vous épouserai, si vous portez la Comtesse & Angélique à vous rendre votre parole, & à venir me dire elles-même qu'elles consentent à notre mariage. Sans cela, n'espérez rien. J'aime mieux souffrir toute sorte de persécutions, que de m'unir avec un homme que je n'aime pas, & qui a d'autres engagemens. Adieu.

SCENE IX.

VALERE, NÉRINE.

VALERE.

MORBLEU! je n'en veux pas avoir le démenti. Je l'épouserai pour la faire enrager aussi-bien que mon pere. Mais, Nérine, je te prie de m'écouter un moment. Comment se peut-il faire que Julie ne m'aime point?

NÉRINE.

C'est qu'elle en aime un autre.

VALERE.

Qui est-il?

NÉRINE.

Je vous ferai son portrait en deux mots. C'est le plus joli homme du monde.

VALERE.

Ne sais-tu point où il est?

NÉRINE.

Eh non, de par tous les diantres, nous ne savons ce qu'il est devenu. Le scélérat! nous abandonner de la sorte! Mais cela doit-il m'étonner? Tous les jolis hommes sont des frippons.

VALERE.

Oh çà, ma chere Nérine, il faut que tu entres dans mes intérêts, & que tu engages ta Maîtresse à ne point exiger de moi que j'obtienne d'Angélique & de sa mere qu'elles consentent à notre mariage.

NÉRINE.

Julie ne fera rien sans cela. D'ailleurs je suis dans les intérêts de son Amant, moi qui vous parle.

VALERE *lui donne une bourſe. Paſquin paroît & écoute.*

Tiens, Nérine, prends ces trente piſtoles, & ne me refuſe pas la faveur que je te demande.

NÉRINE.

Monſieur, vous me faites rougir, mais vous m'ébranlez terriblement.

VALERE.

Si cela ne ſuffit pas pour te toucher, je te ferai tant de bien que tu ſeras au comble de tes vœux. (*Il l'embraſſe.*) Allons, ma chere enfant, il faut ſe rendre.

SCENE X.

VALERE, NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN, *ſe mettant entre deux.*

Ah! je vous y attrappe, Monſieur mon Maître.

NÉRINE.

Que veux-tu dire?

PASQUIN.

Ce que je veux dire, double ſcélérate? Je ne ſais qui me tient que je ne t'étrangle. Vous n'étiez donc pas ſur le point de vous rendre, & je n'ai pas entendu les articles de la capitulation? Ah, coquine, défendre ſi mal une place où réſide mon honneur!

VALERE.

Es-tu devenu fou?

PASQUIN.

Avez-vous le diable au corps, vous? Morbleu, Monſieur, vous êtes mon Maître; mais ſur le fait de ma femme, je n'entends point de raillerie.

NÉRINE.

En vérité, mon mari, vous êtes bien ſot.

PASQUIN.

Si je ne le ſuis pas, je viens de l'échapper belle. Comment, Madame la coquine, vous mettez mon front à l'enchere, & vous m'en donnez pour trente piſtoles?

VALERE.

Savez-vous, maître fat, que je ne ſuis pas en train de plaiſanter.

PASQUIN.

Savez-vous, que je ne ſuis pas en train, moi, d'être de la confrérie, & que quand vous ſeriez mon propre pere, je ne le ſouffrirai pas. Je vous connois; vous ne donnez pas trente-

piſtoles

piſtoles à ma femme pour enfiler des perles. Tiens, Nérine, ne me refuſe pas la faveur que je te demande. Ah, Monſieur, vous me faites rougir, mais vous m'ébranlez terriblement! Voila ce qui s'appelle les derniers abois de la fidélité conjugale.

VALERE.

J'ai pitié de toi. Il eſt vrai que je lui demandois une faveur; c'eſt celle de me rendre Julie favorable.

NÉRINE.

Oui, Monſieur le benêt, voilà de quoi il s'agiſſoit, & vous êtes un fou qui prenez toujours le change.

PASQUIN.

Eh! je croirai que je l'ai pris, pourvu que vous me donniez les trente piſtoles.

NÉRINE *les lui donne.*

Volontiers, s'il ne tient qu'à cela pour avoir la paix.

PASQUIN *ſerrant la bourſe.*

Du moins je ne perdrai pas tout; & en tout cas, je ne ſerai pas le premier mari qui ſe ſera conſolé de la ſorte.

VALERE.

Va donc parler à ta Maîtreſſe.

NÉRINE.

Tout-à-l'heure. Et vous, tâchez de perſuader Angélique & la Comteſſe.

VALERE.

Adieu; je m'en vais les trouver.

NÉRINE.

Allez, je vais rejoindre Julie.

PASQUIN.

Et moi je m'en vais les ſuivre tout doucement, pour voir s'ils ne me dreſſent point quelque embuſcade.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE.

JE vous ſoutiens que j'ai raiſon, & que vous ne ſauriez mieux faire que de ſuivre mes conſeils.

JULIE.

Tu as bien changé depuis une heure. Perſonne ne me parloit plus vivement que toi contre Valere, & tu veux préſentement que je l'épouſe.

NÉRINE.

C'eſt que je ſuis laſſe de voir que vous vous morfondiez, en attendant un petit infidele. Il n'y a rien de plus triſte que l'état d'une fille. Vous l'êtes depuis vingt-cinq ans, & il y en a plus de ſix que vous enragez de l'être. De vingt-cinq à trente, l'intervalle eſt court. Inſenſiblement une fille arrive à quarante. La ſolitude où elle commence à ſe trouver alors, lui fait connoître que le temps paſſé ne revient plus. Elle enrage de n'en avoir pas profité. Tout l'avertit qu'elle eſt dans ſon automne. Triſte automne, qui ne porte point de fruits, & la menace d'un hiver prochain qui n'en produira jamais!

JULIE.

Je ne t'ai jamais vue ſi éloquente; & l'exhortation que tu viens de me faire eſt une oraiſon dans toutes les formes.

NÉRINE.

Prenez garde que ce ne ſoit l'oraiſon funebre de vos charmes.

JULIE.

J'en ai fort peu, Nérine, & je ſens bien que ce peu doit diminuer après un certain temps; mais j'aime beaucoup mieux n'être point pourvue, que d'épouſer un homme que je n'aime pas.

NÉRINE.

Ah! ſi vous ſaviez ce que c'eſt que d'être fille toute ſa vie!

JULIE.

Le grand malheur! Ne ſemble-t-il pas qu'un mari ſoit quelque choſe de bien précieux? Je ſais ce qui ſe paſſe dans le monde. Qu'eſt-ce qu'un mari? C'eſt un homme qui vous a aimé, tout au plus, lorſque vous n'étiez pas ſous ſes loix, & qui vous honore de ſon indifférence du moment que vous y êtes. Si, par un miracle qui ne ſe voit gueres, il vous aime encore après le mariage, c'eſt le cenſeur de tous vos diſcours, c'eſt le contrôleur de toutes vos actions. Le beau plaiſir de ſe marier pour être mépriſée, & pour eſſuyer d'éternelles perſécutions?

NÉRINE.

Fort bien; vous déclamez contre le mariage, & vous voudriez en courir les riſques avec Léandre?

JULIE.

Oui, parce que je l'aime de tout mon cœur, & qu'il faut qu'une fille ſe marie. D'ailleurs, je ſuis fortement perſuadée que j'aurois moins de chagrin avec lui qu'avec un autre.

NÉRINE.

Mort de ma vie! ne vous y fiez pas; il n'y a qu'une ame pour tous les maris. Mais, supposons l'impossible, je ne vois nulle apparence à votre bonheur. Léandre ne revient point : selon mes conjectures, il ne reviendra jamais. Avec toutes vos chimeres, vous mourrez fille, c'est moi qui vous le prédis.

JULIE.

Eh bien, je mourrai ma maîtresse.

NÉRINE.

Cependant vous avez donné votre parole à Valere.

JULIE.

Oui, s'il obtient le consentement de la Comtesse. Je la connois; elle ne le donnera jamais, & Léandre aura le temps d'arriver avant que tout ceci soit terminé.

NÉRINE.

Le faux-fuyant est admirable : mais Dieu sait si Lysimon l'approuvera! Il fulminera contre vous. Le voici; vous allez voir beau jeu.

SCÈNE II.

LYSIMON, JULIE, NÉRINE.

LYSIMON.

Je viens vous remercier, Mademoiselle.

NÉRINE.

Oh, oh, le voilà bien radouci!

JULIE.

Et de quoi, s'il vous plaît?

LYSIMON.

De ce que vous ne voulez point épouser mon fils qu'il n'ait le consentement de la Comtesse. Cela me console du mépris que vous avez pour moi; car je sais que la Comtesse se croiroit déshonorée, si Valere n'épousoit pas sa fille; & quelques sujets qu'elle ait de se plaindre de lui, elle ne sortira point d'ici qu'il ne soit son gendre. Au fond, elle a quelque raison; car l'affaire a éclaté dans le monde, & toute sa Province lui en a fait compliment.

JULIE.

De tout cela je conclus que vous serez charmé que je n'épouse point Monsieur votre fils.

LYSIMON.

Vous n'en devez pas douter, & c'est vous qui, en feignant de le souhaiter, m'avez mis dans la nécessité d'y consentir

par dépit. L'obſtacle que vous avez fait naître fort à propos nous tirera d'affaire vous & moi. Voici la Comteſſe qui vient ſe plaindre ſans doute de ce que je donne les mains aux deſſeins que mon fils a ſur vous. Plus elle fera de bruit & d'éclat, plus j'aurai de raiſons pour me dédire, & pour obliger Valere à retourner du côté d'Angélique.

SCENE III.

LA COMTESSE, JULIE, ANGÉLIQUE, LYSIMON, NÉRINE.

LA COMTESSE.

VENEZ, ma fille; il faut faire voir à ces gens-là qui nous ſommes.

NÉRINE.

Vous aurez ſatisfaction, Monſieur; je vous jure qu'elle va ſe donner carriere.

ANGÉLIQUE.

Faites-leur bien entendre...

LA COMTESSE.

Repoſez-vous ſur moi. (*à Nérine.*) Que faites-vous là, m'amie? Sortez, s'il vous plaît, & tout au plus vîte.

JULIE.

Et de quel droit la chaſſez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

De quel droit, ma petite mignone? Par le droit qu'ont les femmes de ma condition de commander par-tout où elles ſont.

LYSIMON.

Madame, vous êtes dans ma maiſon. Je prétends que Nérine demeure ici. Qu'avez-vous à dire à cela?

LA COMTESSE.

Rien, ſinon que vous êtes un pauvre homme, & que vous vous laiſſez mener comme un oiſon.

ANGÉLIQUE.

De grace, ne vous emportez point, & venez au fait.

LA COMTESSE.

J'y viens, ma fille; mais vous êtes une ſotte, une imbécile.

JULIE.

Ah, Madame! pouvez-vous traiter de la ſorte une fille ſi aimable?

LA COMTESSE.

Ce ne ſont pas là vos affaires. Si elle vous reſſembloit, je lui tordrois le cou.

JULIE.

Comment donc, Madame, prenez garde à ce que vous dites.

LYSIMON.

Madame la Comteſſe, je perdrai patience à la fin.

LA COMTESSE.

Perdez-la, Monſieur, perdez-la; c'eſt ce que je demande. Nous verrons qui la perdra plus de nous deux.

ANGÉLIQUE.

Vous m'aviez tant promis de vous modérer.

LA COMTESSE.

Eſt-ce que je ne me modere pas? J'admire mon ſang froid. Si je faiſois mon devoir, je mettrois ici tout ſans-deſſus deſſous. Mais vous le voulez, ma fille, il faut être ſage & prudente. Je n'ai de volontés que les vôtres. (*Elle pleure.*) Je vous aime trop; c'eſt mon déſeſpoir.

LYSIMON.

Aurez-vous bientôt fini votre préambule? De quoi s'agit-il?

LA COMTESSE.

De vous taire & de m'écouter. J'ai ſouffert vos bruſqueries pour l'amour de ma fille & de mon procès; il faut que vous ſouffriez les miennes à votre tour; vous le méritez bien. N'avez-vous point de honte de vous laiſſer gouverner par votre fils, & de ſouffrir qu'il s'entête d'une petite coquette qui vous fait tourner la cervelle à tous deux?

JULIE.

Je n'y puis plus tenir, & vous me ferez raiſon de ces diſcours offenſans.

LA COMTESSE.

Comment! une créature comme vous, moitié Noble, moitié Bourgeoiſe, aura l'audace de demander raiſon à une perſonne de ma qualité? A moi, qui ſors d'une race plus ancienne que notre Province? Allez, m'amie, apprenez à vous connoître.

ANGÉLIQUE.

En vérité, Madame, vous me déſeſpérez.

LYSIMON.

Oh çà, finiſſons, s'il vous plaît; ce n'eſt point à Mademoiſelle qu'il faut vous prendre de l'infidélité de mon fils. Bien loin d'y avoir la moindre part, elle lui a déclaré qu'elle ne l'épouſeroit point qu'elle n'eût votre conſentement & celui d'Angélique. Ce n'eſt que ſur ce pied-là que j'ai donné le mien. Ainſi vous êtes toujours la maîtreſſe, & les choſes ne dépendent que de vous.

LA COMTESSE.

Oh vraiment, non, je ne ſuis pas la maîtreſſe; ſi je l'étois

je ferois beau bruit : mais voilà ma fille qui me gouverne, car chacun eſt gouverné dans ce monde. Elle tient de ſon pere, elle n'a point de vigueur. Elle a la lâcheté de conſentir que Valere épouſe Mademoiſelle ; mais il aura affaire à moi, & je prétends qu'il l'épouſe mort ou vif.

ANGÉLIQUE.

Ce n'eſt point par lâcheté, Madame, que je permets à Valere de me trahir. Il a jeté les yeux ſur une autre, il n'eſt plus digne de moi.

LA COMTESSE.

Mais vraiment, ma fille, je crois que tu as raiſon. Oui, il faut payer le mépris par le mépris.

ANGÉLIQUE.

Vous en étiez convenue avec moi.

LA COMTESSE.

Je l'avois oublié.

ANGÉLIQUE.

Finiſſons honnêtement, & nous retirons au plus vîte.

LA COMTESSE.

Honnêtement, c'eſt bien dit. Monſieur, votre fils eſt un ſot ; il eſt tout fait pour Mademoiſelle, vous pouvez les marier quand il vous plaira, nous ne nous y oppoſons plus. Pour vous marquer que je vous dis vrai, nous ne reſterons dans votre maiſon que juſqu'à demain, & nous en ſortirons pour n'y rentrer jamais. Adieu.

LYSIMON.

Madame, écoutez donc : je vous promets que mon fils....

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, nous n'en voulons plus. Allons, Mademoiſelle, retirons-nous, & gardez-vous bien de me parler jamais de cet indigne-là.

ANGÉLIQUE.

Ne craignez aucune foibleſſe de ma part ; je crois que je le hais préſentement autant qu'il le mérite.

SCENE IV.

LYSIMON, JULIE, NÉRINE.

LYSIMON.

VOILÀ toutes nos meſures déconcertées.

JULIE.

Je ſuis au déſeſpoir ; je ſouffrois patiemment toutes ſes injures, dans l'eſpérance qu'elles ſe termineroient par une ſommation en bonne forme de lui reſtituer votre fils ; mais le

préſent qu'elle s'eſt réſolue de m'en faire ; me jette dans le dernier embarras.

LYSIMON.

Je ne ſuis pas moins embarraſſé que vous. J'ai eu la fauſſe fineſſe de donner ma parole à mon fils, perſuadé que la Comteſſe ne vous le céderoit jamais ; ſi je m'en dédis, il va prendre ce prétexte pour faire tant de ſottiſes & d'extravagances, que je ſerai obligé de le déshériter. Un éclat de la ſorte achevera de le perdre dans le monde ; & quoiqu'il ne mérite plus ma tendreſſe, je ne laiſſerai pas d'en être affligé. Oh çà, ma chere Julie, je triomphe de la foibleſſe que j'avois pour vous, dans l'eſpérance de prévenir la perte de mon fils. Daignez me ſeconder, je vous en conjure. Conſentez à l'épouſer. Je ſuis ſûr que vos charmes, votre bon eſprit, votre vertu, le retireront de tous ſes égaremens.

NÉRINE.

Allons, Mademoiſelle, il faut vous rendre de bonne grace ; je vous ſeconderai, laiſſez-moi faire, & je vous donnerai de ſi bons avis quand vous l'aurez épouſé, qu'il faudra qu'il devienne bon mari, ou qu'il déguerpiſſe. Ce ne ſera pas le premier libertin qu'une jolie femme aura réduit. En tout cas, nous ſerons deux, & il ſera bien diable s'il l'eſt plus que nous.

JULIE.

Tu te trompes, & tu veux me tromper moi-même. Je ne puis enviſager qu'avec frayeur les ſuites d'une pareille union. Cependant pour vous marquer ma reconnoiſſance, Monſieur, je ferai mon poſſible afin de m'y réſoudre ; mais je vous demande encore quelque temps, & je vous prie de me laiſſer ici pour rêver à cette affaire.

LYSIMON.

Volontiers ; mais j'attendrai votre réponſe avec impatience.

SCENE V.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE.

Eh bien, Mademoiſelle ?

JULIE.

Eh bien, Nérine ?

NÉRINE.

Serez-vous ſage à la fin ?

JULIE.

Si je l'étois moins, je ſuivrois tes conſeils. Quoi ! tu veux

que j'épouſe un jeune étourdi, tout rempli de lui-même, amoureux par caprice, inconſtant par habitude, débauché par tempérament; un fou rempli d'imperfections & de vices, & qui bien loin de faire ſes efforts pour les cacher, a la ſotte vanité de s'en glorifier, & de vouloir même qu'on les croie plus grands qu'ils ne ſont?

NÉRINE.

Ce ſont pourtant ces hommes-là qui font tourner la tête à la plûpart des femmes.

JULIE.

Ah! Léandre, eſt-il donc poſſible que vous m'abandonniez! C'eſt vous qui avez cauſé ma premiere paſſion; elle eſt plus forte que jamais, malgré votre abſence, & vous me mettez dans la néceſſité d'y renoncer!

NÉRINE.

Comment! vous donnez auſſi dans le Phœbus? Eh! mort de ma vie, laiſſez là votre Léandre, il eſt mort ou infidele. Mais que vois-je?

JULIE.

Qu'as-tu donc?

NÉRINE.

Madame, c'eſt Criſpin.

JULIE.

Le Valet de Léandre?

NÉRINE.

Juſtement. Soutenez-moi, je n'en puis plus.

JULIE.

O Ciel! je ne ſais ſi je dois m'affliger ou me réjouir.

SCENE VI.

JULIE, NÉRINE, CRISPIN.

CRISPIN.

HOLA ho, laquais, valets, ſervantes! Quelle diable de maiſon eſt ceci? Je n'y vois perſonne, & je crois que je la viſiterois de haut en bas, ſans trouver à qui m'adreſſer. Mais voici deux femelles... Eh, parbleu! c'eſt Julie. J'apperçois auſſi ma chere Nérine. Qu'avez-vous donc, mes adorables? Eſt-ce ainſi qu'on reçoit un homme de ma ſorte, & ſongez-vous qu'il y a trois ans que vous n'avez eu le bonheur de me voir?

JULIE.

C'eſt ton arrivée qui nous rend immobiles. Je ſuis ſi ſaiſie, que je ne puis dire un mot.

NÉRINE.

NÉRINE.

Ouf! ni moi non plus.

CRISPIN.

Deux filles qui n'ont pas la force de parler! voilà un prodigieux faiſiſſement. Eſt-ce la joie ou la douleur de me voir, qui vous coupe la parole?

JULIE.

Où eſt ton Maître? que fait-il? ſe porte-t-il bien? m'aime-t-il toujours? Parle donc.

CRISPIN.

Je n'ai pas la force de répondre. Il faut que j'embraſſe Nérine, & puis je parlerai comme un Livre. Allons, mon enfant, faites votre devoir. Recevez, étouffez dans vos bras votre futur époux.

NÉRINE.

Ah, mon pauvre Criſpin, que je ſuis aiſe de te revoir! mais...

JULIE.

Vous vous expliquerez tantôt. Satisfais mon impatience.

CRISPIN.

Cela eſt juſte; mais je voudrois ſavoir pourquoi Nérine...

JULIE.

Parle-moi.

CRISPIN.

Tout-à-l'heure. Je vous dirai donc... Attendez, il faut que j'embraſſe encore Nérine.

JULIE, *retenant Criſpin.*

Je me fâcherai à la fin. Où eſt ton Maître?

CRISPIN.

A Paris. Nous venons d'arriver.

JULIE.

A Paris! quel comble de joie! Que fait-il? d'où vient n'eſt-il pas ici?

CRISPIN.

Mademoiſelle, il ſe fait habiller pour paroître plus décemment devant vous. Pour moi, qu'aucun équipage ne défigure, & qui mourois d'envie de voir cette fripponne-là, je ſuis accouru céans tout botté.

JULIE.

Tu m'as fais grand plaiſir. Voilà vingt piſtoles que je te donne pour ta bien-venue.

CRISPIN.

Grand-merci. (*à Nérine.*) Garde cela, mon enfant, pour ton habit de noces.

NÉRINE, *prend l'argent en pleurant.*

Ah, ah!

CRISPIN.

Quelle diable de note ! tu me reçois froidement, & mon argent te fait pleurer?

JULIE.

Eh ! laiſſe là Nérine, & parle-moi de mes affaires.

CRISPIN.

Parbleu ! les miennes ſont auſſi preſſées que les vôtres.

JULIE.

Je perds patience. Léandre ſe porte-t-il bien?

CRISPIN.

Il creve de ſanté. Vous l'allez voir tout à l'heure.

JULIE.

D'où vient qu'il ne m'a point donné de ſes nouvelles depuis ſi long-temps?

CRISPIN.

Il avoit juré que vous n'entendriez jamais parler de lui, qu'il ne fût en état de vous épouſer.

JULIE.

Ah ! tu me rends la vie. Qu'a-t-il fait pendant ſon abſence?

CRISPIN.

Tout ce qu'il a pu pour faire fortune. Vous ſavez que nous n'étions partis que dans ce deſſein-là, lui pour vous mériter, Mademoiſelle, & moi pour me rendre digne de cette fripponne-là.

JULIE.

Avez-vous réuſſi?

CRISPIN.

Ce n'a pas été ſans peine. Mais c'eſt la faute de mon Maître. Je voulois expédier. Je ſavois de certains tours d'adreſſe, de petits jeux de main tout innocens, qui ont la vertu de faire puiſer dans le bien d'autrui, comme ſi vous puiſiez dans le vôtre. Mais il ne ſuffit pas pour cela d'avoir de l'adreſſe, il faut avoir du courage, ſe mettre en tête que tous biens ſont communs, & que tout ce qu'on attrape eſt de bonne priſe.

JULIE.

Fi ! que voulois-tu lui conſeiller là ?

CRISPIN.

Ce qui ſe pratique tous les jours, & dans Paris plus qu'ailleurs. Tous ces parvenus qui ont amaſſé tant de millions, n'ont réuſſi qu'en ſuivant mes maximes.

JULIE.

Je connois Léandre, il eſt incapable de s'avancer de la ſorte.

CRISPIN.

Eh oui, de par tous les diables, c'eſt ce qui a penſé le per-

dre. Il s'eſt toujours piqué de ſuivre l'honneur. Le mauvais guide pour faire fortune ! Il vous mene droit à l'Hôpital. Auſſi perſonne n'eſt plus la dupe de ce vieux fou-là ; & quant à moi, j'ai rompu avec lui pour jamais. Autrefois à la Comédie (car tel que vous me voyez, j'ai ſervi long-temps un Comédien, & je ſais toutes les belles pieces par cœur) j'ai ouï dire ce beau vers que je retiendrai toujours.

L'honneur eſt un vieux Saint que l'on ne chomme plus.

JULIE.

Mais enfin, qu'avez-vous fait depuis que vous êtes partis d'ici ?

CRISPIN.

Voici le détail de nos aventures. D'abord que nous fûmes ſortis de Paris.... nous fûmes tout étonnés de n'y être plus.

NÉRINE.

Cela eſt admirable !

CRISPIN.

La parole te revient donc pour te moquer de moi ?

NÉRINE.

Allons, fais ton voyage.

CRISPIN.

Me voilà parti. De Paris nous allâmes droit à Rouen. Tête-bleu, qu'il y a de Normands dans cette Ville-là !

NÉRINE.

Va, va, il n'y en a gueres moins ici.

CRISPIN.

Nous n'y fûmes pas plutôt arrivés, que nous ne ſûmes de quel bois faire flêche.

JULIE.

Comment ! ton Maître avoit cent piſtoles.

CRISPIN.

Il eſt vrai ; mais à peine fut-il débotté, qu'impatient de gagner une groſſe ſomme chemin faiſant, il alla riſquer la ſienne ſur deux ou trois cartes. Il fut ſec en moins de temps que je ne vous en parle.

JULIE.

Et que fîtes-vous donc dans une pareille extrémité ?

CRISPIN.

Ma foi, nous mangeâmes nos chevaux.

JULIE.

Vous mangeâtes vos chevaux ?

NÉRINE.

Quel appétit !

CRISPIN.

Je veux dire que nous fûmes obligés de les vendre pour

ſouper. Après cela, vous jugez bien que nous fûmes mal à cheval. C'eſt pourquoi quelques jours après nous nous traînâmes à Dieppe, où nous nous embarquâmes pour l'Angleterre. C'eſt là que le bonheur nous en voulut. Dès que nous fûmes à Londres, mon Maître alla viſiter un de ſes parens qui y demeure. Les premiers complimens furent ſuivis d'un emprunt de cent écus, avec quoi mon Maître alla faire reſſource. Il gagna mille piſtoles.

NÉRINE.

Allons, courage, mes enfans, vous êtes en bon train.

CRISPIN.

Avec cette ſomme, nous crûmes avoir tout l'or du Pérou. Savez-vous l'uſage qu'en fit mon Maître?

JULIE.

Il ne me l'a point mandé.

CRISPIN.

Comme nous étions préſſés de faire fortune, nous nous aſſociâmes avec un Banquier Français fort accrédité, mais Gaſcon d'origine.

NÉRINE.

Fi! mauvaiſe compagnie.

CRISPIN.

Nous voilà donc Banquiers. Vertubleu, le bon métier! Je ne connois que celui de Maltôtier qui vaille mieux. L'argent pleuvoit de toutes parts. Nous faiſions bonne chere & grand feu. Nous engraiſſions à vue d'œil. Pour moi, j'avois les joues d'une demi-aune de large. J'ai bien maigri depuis ce temps-là.

NÉRINE.

Il y paroît.

JULIE.

Que faiſiez-vous de votre argent? Ton Maître jouoit-il?

CRISPIN.

Souvent, & faiſoit de gros gains, mais mettoit tout à la caiſſe. Pour moi, j'eſcamotois de temps en temps quelque vingtaine de piſtoles, que je mettois dans ma caiſſe à moi. Oh! j'exerçois bien le talent de partager le bien d'autrui. Quand la caiſſe fut bien pleine, mon Maître voulut partager pour s'en revenir, & propoſa la choſe au Banquier de la Garonne. Il nous promit que deux jours après, ſans faute, il nous feroit notre part.

NÉRINE.

Bon.

CRISPIN.

En effet, deux jours après il emporta l'argent, & nous laiſſa la caiſſe.

NÉRINE.

Le frippon !

CRISPIN.

Jamais caiſſe ne fut plus nette.

JULIE.

Après cela vous revintes en France apparemment ?

CRISPIN.

Oui, ſur mes crochets.

NÉRINE.

C'eſt-à-dire, aux dépens de ta caiſſe à toi.

CRISPIN.

Juſtement. Nous volâmes à Bordeaux pour chercher notre homme. Il étoit de cette Ville-là. Nous crûmes l'y trouver ; mais il n'y étoit point. Mon Maître, pour ſe venger du moins en le déshonorant, publia le tour qu'il nous avoit joué. Un égreffin, parent de l'aſſocié, voulut prendre ſon parti, & chercha querelle à Léandre. Léandre étoit de mauvaiſe humeur ; il régala le parent d'un ſoufflet. Le parent mit l'épée à la main ; il paya pour notre aſſocié.

JULIE.

Comment donc ?

CRISPIN.

Mon Maître l'envoya dans l'autre monde, pour ſavoir ſi ſon parent ne s'y étoit point caché.

JULIE.

Juſte Ciel !

CRISPIN.

Nous décampâmes au plus vîte, & pour nous ſauver nous changeâmes d'habits & de nom. Enfin, après quelques autres aventures, nous avons trouvé un ſéjour heureux, où ſous nos noms empruntés, nous nous ſommes enrichis conſidérablement. Mais voici mon Maître qui vous dira le reſte.

SCENE VII.

JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

LÉANDRE.

Mes yeux ne me trompent-ils point ? Eſt-ce vous que je vois, mon adorable Julie ?

JULIE.

Eſt-ce vous que je revois, mon cher Léandre ?

LÉANDRE.

Oui, c'eſt Léandre, qui ne reſpire que pour vous, & qui

même n'eſtime rien la fortune qu'il a faite, s'il n'a pas le bonheur de vous rendre heureuſe.

JULIE.

Je ne puis l'être qu'avec vous. Que j'ai ſouffert de perſécutions! Un peu plus tard arrivé, vous ne me trouviez plus libre. On vouloit me forcer d'en épouſer un autre, une eſpece de Tuteur autoriſé par mon oncle....

LÉANDRE.

Ah! j'en ſerois mort de déſeſpoir. Il n'y a point d'extrémités où je ne me fuſſe porté, pour nous venger de la violence qu'on vous auroit faite; mais, graces au Ciel, vous êtes libre encore. Je reviens plus paſſionné que jamais; & ce qui met le comble à mon bonheur, j'ai le plaiſir de vous retrouver fidelle. Tous mes vœux ſont accomplis.

JULIE.

Et les miens auſſi.

CRISPIN.

Nérine, prends pour toi tout ce qu'il dit à Mademoiſelle, & je prends pour moi tout ce qu'elle lui répond.

NÉRINE, *à part.*

Que je ſuis malheureuſe!

JULIE.

J'ai ſu vos aventures, elles ſont ſingulieres. La meilleure, c'eſt que vous avez fait fortune.

LÉANDRE.

Pouvois-je y manquer? L'Amour me guidoit, & l'on vient toujours à bout de ce que l'on entreprend ſous ſes auſpices. Mais, belle Julie, votre Oncle ſeroit-il mort? Eſt-ce de lui que vous portez le deuil?

JULIE.

Non, je porte le deuil de ma mere, elle eſt morte depuis un mois.

LÉANDRE.

Je vous en félicite; car, ſelon ce que vous m'avez toujours dit, c'étoit la plus mauvaiſe mere du monde.

JULIE.

Elle ne l'a que trop prouvé; mais, Léandre, vous voilà dans un équipage bien lugubre. Portez-vous auſſi le deuil?

LÉANDRE.

Ne vous l'a-t-il pas dit?

CRISPIN.

Non. J'ai conté toutes vos aventures, hors la derniere. Je l'ai laiſſée pour la bonne bouche.

JULIE.

Etes-vous en deuil, encore une fois?

LÉANDRE.

Oui.

JULIE.

Et de qui ?

LÉANDRE.

De ma femme.

JULIE.

De votre femme ? Ah ! infidele, vous êtes veuf !

CRISPIN.

Oui, Dieu merci. Mais ne vous fâchez point. Ce mariage-là ne lui a pas fait faire la moindre infidélité. N'eſt-il pas vrai, Monſieur ?

LÉANDRE.

Oh, je vous en réponds.

JULIE.

Vous vous êtes marié ?

LÉANDRE.

Que vouliez-vous que je fiſſe : J'arrive dans une Ville de Province ſous un nom ſuppoſé ; je m'y trouve ſans un ſou ; je n'ai pas la moindre reſſource.

CRISPIN.

Une jeune & tendre poulette, âgée de ſoixante-dix ans ; devient ſubitement amoureuſe de lui.

LÉANDRE.

Elle étoit puiſſamment riche. Elle me donne tout ſon bien, ſi je veux l'épouſer ; je l'épouſe, parce que je compte qu'elle n'a pas deux ans à vivre.

CRISPIN.

Pour vous rejoindre plutôt, au bout de ſix mois nous la ruinons, & nous l'enterrons, qui plus eſt.

LÉANDRE.

J'arrive ici chargé de ſes dépouilles.

CRISPIN.

Qu'il a fort mal gagnées, par parentheſe.

LÉANDRE.

Je viens les dépoſer à vos pieds, & vous me blâmez de ce que j'ai fait ?

CRISPIN.

Ma foi, il n'y a pas de juſtice à cela.

JULIE.

Je ne puis m'empêcher de rire de cette aventure, & je la trouve tout-à-fait plaiſante.

NÉRINE.

Il faut lui pardonner pour l'invention.

JULIE.

Je lui pardonne auſſi du meilleur de mon cœur. Mais voici le Maître de la maiſon.

SCENE VIII.

LYSIMON, JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

LYSIMON, *à Julie.*

JE viens vous apprendre une nouvelle qui vous ſurprendra.

JULIE.

Quoi donc, Monſieur?

LYSIMON.

Votre Oncle vient d'arriver. Il a profité de l'occaſion d'un Vaiſſeau qui l'a fait partir plutôt qu'il ne penſoit.

JULIE.

Mon Oncle eſt ici! ah Ciel!

LYSIMON.

Il vous attend dans mon appartement. Je viens de l'y recevoir.

JULIE.

Voilà un jour bien heureux pour moi.

LYSIMON.

Oui, ſi vous vous faites un plaiſir d'épouſer mon fils; car il le ſouhaite paſſionnément, & c'eſt la premiere choſe qu'il m'a dite.

JULIE.

Je vais me jeter à ſes pieds.

LÉANDRE.

Voilà un obſtacle que je n'attendois pas. Que je ſuis malheureux!

LYSIMON, *à Nérine.*

Qui eſt ce jeune-homme-là?

NÉRINE.

Le dirai-je, Mademoiſelle?

JULIE.

Je ne ſais, je crains... Ah! cruelle extrémité!

LYSIMON.

Qui êtes-vous, Monſieur? Que cherchez-vous dans ma maiſon?

LÉANDRE.

Monſieur, j'y viens...

LYSIMON, *appercevant Criſpin qui lui fait des révérences.*

Oh, oh! qui eſt encore ce viſage-là?

CRISPIN.

CRISPIN.

Monſieur, ce vilage-là eſt votre ſerviteur.

LYSIMON.

Mon ſerviteur a l'air d'un grand frippon.

LÉANDRE.

Je réponds de lui.

LYSIMON.

Et qui êtes-vous pour en répondre ?

LEANDRE.

Je ſuis un homme qui viens voir céans ſi Monſieur votre fils ſera aſſez hardi pour épouſer Julie malgré moi.

LYSIMON.

Malgré vous ? Et qui vous autoriſe à parler de la ſorte ?

LÉANDRE.

Tout. Mon amour pour Julie ; la tendreſſe qu'elle a pour moi ; la foi que nous nous ſommes donnée ; & par-deſſus tout cela, Monſieur, la réſolution où je ſuis de mourir plutôt que de la céder à qui que ce ſoit.

LYSIMON, *à Julie.*

Mais de la maniere dont il parle, il faut que ce ſoit ce Léandre dont vous m'avez parlé.

LÉANDRE.

Oui, Monſieur, c'eſt moi-même.

LYSIMON.

Parbleu ! je ſuis charmé de votre retour. Je crains autant que vous que mon fils n'épouſe Mademoiſelle. J'aime mieux que vous l'ayez que lui. Venez, je vais vous préſenter à Lycandre, & je joindrai mes inſtances pour vous à celles de Julie.

JULIE.

Ah, Monſieur, que je vous ſuis redevable ! Léandre, donnez-moi la main.

LÉANDRE, *à Lyſimon.*

Soyez ſûr, Monſieur, que je ne mourrai point ingrat d'un bienfait ſi conſidérable.

LYSIMON.

Entrons ſans compliment.

SCENE IX.

CRISPIN, NÉRINE.

CRISPIN, *retenant Nérine.*

DOUCEMENT, ma belle. Expliquons-nous préſentement.

NÉRINE.

Une autre fois. Je vais rendre mes devoirs à l'Oncle de ma Maîtreſſe.

CRISPIN.

Ton premier devoir eſt de me parler. C'eſt donc, ainſi, ma Princeſſe, que tu me reçois, après trois ans d'abſence? Eſt-ce que tu ne me reconnois pas? Je n'ai pourtant point changé, ſi ce n'eſt que je me trouve embelli depuis notre départ.

NÉRINE, *pleurant.*

Adieu, Criſpin, tu me fends le cœur.

CRISPIN.

Tu ne t'en iras point. Il faut que cette carogne-là m'ait joué quelque mauvais tour.

NÉRINE.

Séparons-nous, mon enfant, je crains qu'on ne nous ſurprenne enſemble.

CRISPIN.

Ah! je vois ce que c'eſt. Le Patron du logis t'a lorgnée, & il te donne des gages apparemment.

NÉRINE.

Non, ce n'eſt point cela, mais c'eſt pis mille fois.

CRISPIN.

Comment diable! As-tu fait quelque folie pendant mon abſence?

NÉRINE.

Hélas! oui. J'ai fait la plus grande folie du monde. Dans le fond, je n'ai rien à me reprocher; mais cela n'empêche pas que je ne ſois fort coupable. Crois-moi, mon cœur, laiſſe-moi là, & ne me revois plus.

CRISPIN.

Que je ne te voie plus! Il faut donc que je m'aille pendre.

NÉRINE.

Ah, mon enfant! Il vaudroit autant que tu fuſſes pendu, que d'apprendre ce que tu veux ſavoir.

CRISPIN.

Eh! je ſuis votre valet. Allons, ſans façon, m'as-tu fait quelque infidélité?

NÉRINE.

Oui.

CRISPIN.

Oui?

NÉRINE.

J'étois fille, cela me ſert d'excuſe.

CRISPIN.

Quoi! après m'avoir aimé, quelqu'un a pu te paroître aimable?

NÉRINE.

Pas tout-à-fait; mais je n'ai pas laiſſé de me rendre.

CRISPIN.

C'eſt-à-dire, qu'en m'attendant....

NÉRINE.

Tu ne devines pas. Je ſuis... Je n'ai pas la force d'achever.

CRISPIN.

Dis donc ce que tu es.

NÉRINE.

Je ſuis...

CRISPIN.

Quoi ?

NÉRINE.

Mariée.

CRISPIN.

Mariée ! Tout de bon ?

NÉRINE.

Tout de bon.

CRISPIN, *s'appuyant ſur elle.*

Soutiens-moi, ce coup de foudre eſt grand!
Il frappe d'autant plus, que plus il me ſurprend!

NÉRINE.

Ote-toi de là, je crains que mon mari ne vienne.

CRISPIN.

Ton mari ? Tu as un mari ? Et qui eſt ce ſot-là qui a pris ma place ?

NÉRINE.

C'eſt un nommé Paſquin, le Valet du fils de la maiſon.

CRISPIN.

Fût-il le Valet de Belzébut, je lui couperai les oreilles. Eſt-il jaloux ?

NÉRINE.

Comme un tigre.

CRISPIN.

Tant mieux ; je veux le brûler à petit feu juſqu'à ce que je l'aſſomme.

NÉRINE.

Tu me fais trembler.

CRISPIN.

Mais dis-moi, mon adorable, avois-tu le diable au corps pour te preſſer ſi fort ?

NÉRINE.

Tu ne me donnois point de tes nouvelles ; c'eſt ta faute.

CRISPIN.

Mon Maître me l'avoit défendu. Il craignoit qu'on ne découvrît ſon mariage, ſi on pouvoit ſavoir où nous étions.

NÉRINE.

Que veux-tu ? la faute en eſt faite. Ton abſence me déſeſ-

péroit; je ſéchois ſur pied; je te croyois perdu, & il ne me falloit pas moins qu'un mari pour me conſoler de ta perte.

CRISPIN.

Le bon cœur de fille! Tu me perces l'ame. O ſort cruel!

NÉRINE.

O fortune traîtreſſe!

CRISPIN.

Falloit-il crever deux chevaux en chemin, pour la trouver entre les bras d'un marouffle?

NÉRINE.

Falloit-il céder à la rage d'être mariée, pour m'en mordre les doigts de ſi bon cœur? Va-t-en, je ne puis plus ſoutenir tes plaintes ni tes reproches.

CRISPIN.

Adieu, je vais traîner une mourante vie... juſqu'à ce que je puiſſe t'épouſer en ſecondes noces.

NÉRINE.

Va, je te donne ma foi que ce ſera le plutôt que je pourrai. Touche là.

CRISPIN.

De tout mon cœur.

NÉRINE.

Adieu, trop aimable & trop malheureux Criſpin!

CRISPIN.

Adieu, trop impatiente & trop friande Nérine!

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

NÉRINE, *ſeule.*

QUE je ſuis malheureuſe! mon traître de mari m'écoutoit lorſque je parlois à Criſpin. Il a entendu le marché que nous avons fait en nous ſéparant. Je ne puis plus ſoutenir ſa vue. Il me cherche de chambre en chambre, d'étage en étage: où pourrai-je me cacher? Mais je ſuis bien ſotte de craindre tant ſes reproches. Que ne ſe fait-il aimer, ce butor-là! Allons, allons, je veux lui montrer les dents, & lui faire voir que je ſuis femme.

SCENE II.

NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN.

Ah! vous voilà donc, Madame la coquine? êtes-vous bien laſſe de me fuir?

NÉRINE.

Es-tu bien las de me chercher, toi?

PASQUIN.

As-tu la hardieſſe de me regarder en face, après m'avoir fait une offenſe qui détruit les liens de l'union conjugale?

NÉRINE.

Les beaux liens! Le grand malheur quand ils ſeroient détruits!

PASQUIN.

Sais-tu bien que je ſuis ton mari?

NÉRINE.

Oui, vraiment, je le ſais; c'eſt ce qui me déſole.

PASQUIN.

Mais ſais-tu ce que c'eſt qu'un mari?

NÉRINE.

Oh que oui. Un mari, quand il te reſſemble, eſt un perſonnage jaloux & bourru. C'eſt un eſpion perpétuel. C'eſt l'ennemi de la paix & de la tranquillité. C'eſt le centre de la bizarrerie. C'eſt un Tyran qui ſe fait craindre, & qui ne ſe fait point aimer. C'eſt un eſprit de travers, qui donne un mauvais tour aux actions les plus innocentes. C'eſt une taupe pour ſes défauts, & un Argus pour ceux de ſa femme. C'eſt un homme qui renonce à la complaiſance & aux petits ſoins; qui ne cherche que ſoi dans ſes plaiſirs; qui veut être libre, & qui veut rendre eſclave. C'eſt un animal qui careſſe par caprice, & qui mord par habitude; & pour achever ton portrait en deux mots, un mari de ta trempe eſt juſtement ce qu'on appelle le chien du Jardinier.

PASQUIN.

Quel flux de langue! J'aurai beau voir, beau toucher au doigt, je n'aurai jamais raiſon avec cette carogne-là. Je n'ai qu'un mot à vous dire pour vous confondre, Madame la fripponne. Quand j'aurois tous les torts du monde à votre égard, n'avez-vous pas fait pis que moi cent fois, en vous promettant à un autre de mon vivant.

NÉRINE.

Voyez le grand crime! Ce n'eſt qu'une petite précaution que j'ai priſe, & qui ne te fait point de tort.

PASQUIN.

Point de tort? N'eſt-ce pas m'enterrer tout vif?

NÉRINE.

L'imbécille! Quand je me promettrois cent fois, en mourras-tu plutôt? Tu n'as pas tant de complaiſance.

PASQUIN.

Non, morbleu, & je vivrai pour te faire enrager.

NÉRINE.

Et moi pour te déſeſpérer. Nous verrons qui l'emportera des deux.

PASQUIN.

Tu enrageras.

NÉRINE.

Tu te déſeſpéreras.

PASQUIN.

Je ſerai veuf.

NÉRINE.

Je ſerai veuve. Ne ſuis-je pas plus jeune que toi, & ne dois-je pas durer plus long-temps?

PASQUIN.

J'y donnerai bon ordre. J'ai des bras qui hâteront ton départ.

NÉRINE.

Tu crois cela?

PASQUIN.

J'y compte ſi bien, que je vais retenir ma ſeconde femme.

NÉRINE.

Ah! ſi l'on pouvoit ſe démarier, que j'aurois de plaiſir! Tiens, je voudrois être la premiere qui en amenât la mode.

PASQUIN.

Ah! ſi l'on étoit veuf du moment qu'on le deſire, je l'aurois été dès le lendemain de notre mariage.

NÉRINE.

Laiſſe-moi en repos, ivrogne, & va chercher ta ſeconde femme.

PASQUIN.

Ote-toi de mes yeux, ſcélérate, & cours à ton ſecond mari.

NÉRINE.

Que ne l'eſt-il déjà!

PASQUIN.

Que n'en ſuis-je à mes ſixiemes noces! Tu cherches des yeux ton prétendu; mais voilà une épée qui m'en délivrera.

SCENE III.

VALERE, NÉRINE, PASQUIN.

VALERE.

Eh bien; Pasquin, j'ai réussi. Je vais épouser Julie, & mon pere est au désespoir.

PASQUIN.

Ah! vraiment, Monsieur, nous sommes bien chanceux vous & moi; j'ai de belles nouvelles à vous apprendre.

VALERE.

Quelles nouvelles?

PASQUIN.

Apparemment que vous venez de dehors?

VALERE.

Oui. Depuis que je suis sûr d'épouser Julie, comme je te l'ai dit, je me prépare à ce plaisir-là par tous ceux dont je puis m'aviser. Je viens de faire la plus jolie partie du monde. Nous avons bu d'un vin rouge du Syllery, qui m'a bien donné de l'amour.

PASQUIN.

Vous avez fait sagement de vous fortifier le cœur, pour soutenir l'assaut que vous allez essuyer. Pendant votre absence il s'est passé bien des choses. Ma femme s'est assurée d'un second mari, & Julie a retrouvé son premier Amant.

VALERE.

Son premier Amant?

PASQUIN.

Lui-même. Il est de retour depuis deux ou trois heures; & c'est Monsieur son Valet qui est l'Adonis de ma femme. Allez, ce sont des drôles qui font bien de la besogne en peu de temps.

VALERE.

Parbleu, nous allons voir beau jeu. Voilà une occasion digne de moi. Je prétends triompher de mon pere, de mon rival, & du cœur de Julie. Oh palsambleu! Monsieur le soupirant, je vous enverrai faire vos doléances aux échos & aux rochers d'alentour. Où est-il ce petit Médor? Je vais le faire chanter sur le bon ton.

NÉRINE.

Prenez garde qu'il ne vous fasse chanter vous-même. Il entend la tablature, je vous en avertis. Songez plutôt à gagner l'Oncle de ma Maîtresse. Il vient d'arriver presqu'en même-temps que votre rival, & j'ai su qu'il vous destinoit à sa niece.

VALERE.

Tout de bon ?

NÉRINE.

Rien n'eſt plus sûr. Voici l'Amant de Julie.

PASQUIN.

Et mon ſubſtitut avec lui.

NÉRINE.

Je me retire.

PASQUIN.

M'en irai-je auſſi ?

VALERE.

Non, non, demeure.

SCENE IV.

LÉANDRE, VALERE, CRISPIN, PASQUIN.

CRISPIN, *à Léandre.*

QUOI, Monſieur, ce bourreau d'Oncle n'eſt arrivé que pour vous faire faire naufrage au port ?

LÉANDRE.

Il n'a pas voulu m'écouter. Il a défendu à ſa niece de lui parler de moi. Il croit que la reconnoiſſance l'oblige à donner Julie au fils de Lyſimon.

CRISPIN.

Le maudit vieillard !

VALERE, *à Paſquin.*

Sa vue pique mon amour-propre, & j'ai peine à me retenir.

PASQUIN.

Et la vue de ſon Valet me met en fureur.

LÉANDRE.

Qui eſt ce jeune homme-là, Criſpin ?

CRISPIN.

Il m'a tout l'air d'être votre rival.

LÉANDRE.

Je le reconnois à l'émotion qu'il m'inſpire.

CRISPIN.

Vous voyez avec lui le mari de ma Maîtreſſe. Aidez-moi à l'étrangler, je vous prie.

VALERE.

Peut-on ſavoir, Monſieur, ce qui vous amene ici ?

LÉANDRE.

D'où vous vient cette curioſité ?

VALERE.

Vous ne me connoiſſez pas apparemment.

LÉANDRE.

LÉANDRE.

Non ; mais je soupçonne que vous êtes le fils de Lysimon.

VALERE

Tous l'avez dit. Vous êtes dans la maison de mon pere. Apparemment que vous ignorez mes desseins.

LÉANDRE.

Pourquoi ?

VALERE.

C'est que je m'imagine que si vous les saviez, vous ne compteriez pas d'y demeurer long-temps, ni de nous honorer souvent de vos visites.

LÉANDRE.

J'ai déjà ouï-dire, depuis que je suis de retour, que vous aviez des engagemens avec une fort aimable personne, fille de mérite & de condition ; que cette fille se nomme Angélique, & que, selon toutes les regles des procédés, vous ne pouvez vous dispenser de l'épouser.

VALERE.

Que je m'en dispense ou non, vous n'y devez pas trouver à redire.

LÉANDRE.

Il est vrai que je prends peu d'intérêt à ce qui vous regarde. Epousez Angélique, manquez-lui de parole, cela me sera fort indifférent : mais si vous ne rompiez vos engagemens que par de certains motifs que je soupçonne, je ne me contenterois pas de plaindre Angélique, & je m'intéresserois vivement à vos actions.

VALERE.

Vous ?

LÉANDRE.

Moi-même.

VALERE.

Et de quel droit, je vous prie ?

LÉANDRE.

Le voici. Je m'appelle Léandre ; j'adore Julie ; je me flatte d'en être aimé ; je reviens pour l'épouser. S'il n'y a rien dans tout ceci qui vous blesse, il ne tiendra qu'à vous d'avoir place au rang de mes amis, sinon, je sais les moyens dont je dois me servir pour délivrer Julie de vos poursuites.

VALERE.

Voici ma réponse en deux mots. Mon pere vouloit me donner Angélique : Julie me paroît plus aimable ; il consent que je l'épouse ; je l'épouserai : & je m'embarrasse si peu de vos menaces, que je vais trouver l'oncle de Julie pour lui demander sa parole.

LÉANDRE.

Et moi je vous ſuis pour l'empêcher de vous la donner. Si vous l'emportez ſur moi, vous ne jouirez pas long-temps de votre bonheur.

SCENE V.

CRISPIN, PASQUIN.

CRISPIN, *à part.*

C'EST à moi préſentement à bourrer mon homme.

PASQUIN, *à part.*

Voici l'occaſion de venger mon honneur.

Ils enfoncent tous deux le chapeau, ſe regardent fiérement. Criſpin met des gants de bufle, & Paſquin en fait de même, & dit enſuite:

Voilà un drôle qui me paroît vigoureux.

CRISPIN.

Voilà un pendart qui fait bonne contenance.

PASQUIN.

Courage. N'eſt-ce pas là cet homme qui eſt amoureux de ma femme?

CRISPIN.

Allons, mon enfant, de la vigueur. N'eſt-ce pas là ce marouffle qui m'a ſouffle Nérine?

PASQUIN.

C'eſt lui-même, & je ne l'ai pas aſſommé?

CRISPIN.

C'eſt ſon mari, & je le laiſſe vivre?

PASQUIN.

Allons, je vais l'expédier.

CRISPIN.

Je veux vaincre ou mourir.

PASQUIN.

Commençons par l'inſulter; il faut que tout ſe faſſe dans les formes. Voilà un viſage que je ſuis bien las de voir.

CRISPIN.

Voilà un faquin qui me fatigue bien la vue.

PASQUIN, *à part.*

Cet homme-là n'entend point raillerie.

CRISPIN.

J'ai bien peur qu'il ne me prête le collet.

PASQUIN, *mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Voyons s'il a du courage.

CRISPIN, *en faisant de même.*

Tâtons un peu sa vigueur.

PASQUIN.

Avance.

CRISPIN.

Avance toi-même.

PASQUIN.

Je t'attends.

CRISPIN.

Et moi aussi.

PASQUIN.

C'est à toi à m'attaquer.

CRISPIN.

Non, c'est à toi.

PASQUIN.

N'ai-je pas épousé ta maîtresse ?

CRISPIN.

Ne suis-je pas aimé de ta femme ?

PASQUIN.

Aimé de ma femme ? Oh, pour le coup je suis en fureur.

CRISPIN.

Il a épousé ma Maîtresse ? Voilà ma colere au point où je la voulois.

Ils font semblant de tirer l'épée, & ils s'écartent pour dire ce qui suit.

PASQUIN.

Crois-moi, mon enfant, retire-toi

CRISPIN.

Retire-toi toi-même.

PASQUIN.

Je ne te ferai point de quartier.

CRISPIN.

Je vais te mettre sur le carreau.

PASQUIN.

Toi ? Tu n'es qu'un bélitre.

CRISPIN.

Tu n'es qu'un misérable.

PASQUIN.

Un lâche.

CRISPIN.

Un poltron.

PASQUIN, *lui donnant un soufflet.*

Moi poltron ?

CRISPIN, *le lui rendant.*

Moi lâche ?

Ils mettent l'épée à la main, & ſe pouſſent en reculant.

PASQUIN.

Vous reculez ?

CRISPIN.

Et vous auſſi.

PASQUIN.

C'eſt pour gagner du terrein.

CRISPIN.

Et moi pour mieux ſauter.

Ils s'avancent, & ſe regardent tous deux en tremblant.

PASQUIN.

Je tremble pour ta vie.

CRISPIN.

Et moi pour la tienne.

PASQUIN, *à part.*

S'il pouvoit s'enfuir !

CRISPIN, *à part.*

Si la peur le pouvoit prendre !

PASQUIN, *à part.*

Ma valeur commence à me quitter.

CRISPIN, *regardant de tous côtés.*

Ne viendra-t-il perſonne pour nous ſéparer ?

PASQUIN.

Il faut faire du bruit.

CRISPIN.

Je vais crier comme un Diable.

Enſemble, ſe pouſſant des bottes de loin.

Point de quartier. Tue, tue, morbleu tue.

PASQUIN, *à part.*

Il ne vient pas une ame.

CRISPIN.

Ils nous laiſſeront égorger. Ma foi, puiſqu'on ne vient pas nous ſéparer, je ſuis d'avis que nous finiſſions le combat.

PASQUIN.

Vous avez raiſon ; nous avons fait notre devoir.

CRISPIN.

Je vous en réponds.

PASQUIN.

Vous m'avez donné un ſoufflet, je vous l'ai rendu chaudement.

CRISPIN.

Nous avons mis l'épée à la main en braves gens.

PASQUIN.

Nous nous ſommes battus comme des enragés.

CRISPIN.

La valeur ne peut pas aller plus loin.

PASQUIN.

Voilà tout ce qui s'y peut faire. Si vous voulez pourtant, nous recommencerons.

CRISPIN.

Non ; nous ſommes d'égale force. Nous nous battrions deux heures que nous ne nous tuerions pas. Voilà aſſez de ſang répandu.

PASQUIN.

Allons nous faire panſer.

CRISPIN.

Allons plutôt boire, nous en avons beſoin. La valeur altere furieuſement. C'eſt la coutume des braves gens de boire enſemble après qu'ils ſe ſont meſurés.

PASQUIN.

Vous avez raiſon ; mais auparavant il faut voir ce qui ſe paſſe entre nos Maîtres.

SCENE VI.

LYCANDRE, LYSIMON, LÉANDRE, VALERE, PASQUIN, CRISPIN.

LYCANDRE, *à Lyſimon.*

RIEN n'eſt plus étonnant que l'hiſtoire que vous venez de me raconter, & le troiſieme mariage de ma belle-ſœur eſt un chef-d'œuvre d'extravagance.

LYSIMON.

Vous voyez qu'elle a vécu folle, & qu'elle eſt morte de même. Ce qui m'étonne, c'eſt que Julie, qui eſt fort ſage, ſoit ſortie d'une mere qui l'étoit ſi peu.

LYCANDRE.

Il y auroit bien des choſes à dire ſur ce ſujet ; mais il faut que je ſorte.

LYSIMON.

A peine êtes-vous arrivé.

LYCANDRE.

Savez-vous ſi le Duc de Sorriento eſt encore vivant ?

LYSIMON.

Quoi ! ce Seigneur Italien dont vous étiez Ecuyer lorſque vous nous quittâtes pour aller aux Indes ?

LYCANDRE.

Lui-même.

LYSIMON.

Il eſt mort.

LYCANDRE.

Et ſon fils ?

LYSIMON.

Il fut tué à la derniere campagne de Flandre.

LYCANDRE.

Je reſpire. Me voilà défait de deux hommes qui m'étoient bien redoutables.

LYSIMON.

Pourquoi ?

LYCANDRE.

Vous le ſaurez.

LYSIMON.

Enfin, de toute cette famille il ne reſte qu'une fille du Duc, qui eſt veuve, & qui n'a point d'enfans.

LYCANDRE.

Je ne pouvois apprendre une plus grande nouvelle. Il faut que j'aille trouver cette Dame ſans perdre un moment.

VALERE.

Avant que de ſortir, Monſieur, il faut décider au ſujet de Julie.

LÉANDRE.

Oui, Monſieur, réglez notre ſort, je vous en conjure.

LYCANDRE.

Cela ſera bientôt fait ; vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre.

VALERE.

Ah, Monſieur, que dites-vous ?

LÉANDRE.

Il n'eſt pas poſſible que vous me refuſiez.

LYCANDRE.

Tous vos diſcours ne ſerviront de rien. Vous ne me convenez plus, Valere, & je n'ai garde de donner ma niece à un homme qui a d'autres engagemens. Pour vous, Monſieur, je ne ſais qui vous êtes, & on ne donne point à un inconnu une fille comme Julie. Je viens de me reſſouvenir qu'Oronte, dont nous avons parlé, Lyſimon, avoit un fils fort jeune lorſque je partis pour les Indes. Comme cet Oronte eſt le plus ancien de mes amis, & l'homme du monde à qui j'ai le plus d'obligation, je veux relever ſa maiſon qui eſt fort en déſordre, en donnant Julie à ſon fils, s'il eſt honnête homme.

LÉANDRE.

Souffrez que j'embraſſe vos genoux, & que je vous rende grace pour mon pere & pour moi.

LYCANDRE.

Comment donc ?

LYSIMON.

Que veut dire ceci ?

VALERE.

Je tremble.

LÉANDRE.

Vous voyez en moi le fils d'Oronte, pour qui vous avez de si bonnes intentions.

LYCANDRE.

Vous êtes fils d'Oronte !

LÉANDRE.

C'eſt ce qu'il me ſera facile de prouver. Mon pere eſt ici. Je vais l'avertir de votre retour, & le prier de venir me préſenter à vous.

VALERE.

Le maudit incident !

LYCANDRE.

Certes, vous ne pouviez me ſurprendre plus agréablement. Julie a de l'inclination pour vous ; vous êtes fils d'un homme que j'aime tendrement ; dès aujourd'hui nous conclurons le mariage.

LYSIMON.

Vous voyez préſentement, Monſieur mon fils, que vous n'avez plus qu'à plier bagage. Croyez-moi, prenez le parti de vous raccommoder avec Angélique.

VALERE.

J'enrage.

LYCANDRE.

Adieu. Je vais trouver la veuve dont nous venons de parler ; il faut que j'aie une explication avec elle avant que de marier Julie. Vous viendrez me trouver chez votre Notaire ; je vous y attendrai. En ſortant, je vais annoncer à Julie que je conſens qu'elle épouſe Monſieur.

LYSIMON.

Je vous ſuis pour vous demander quelques éclairciſſemens ſur ce que vous m'avez dit.

SCENE VII.

LÉANDRE, VALERE, CRISPIN, PASQUIN.

LÉANDRE, *à Valere.*

Je ne reſte ici que parce que vous y reſtez. On m'accorde Julie ; vous ſentez-vous d'humeur à me la diſputer ?

VALERE.

Je vous la diſputerois ſi elle étoit digne de moi ; mais puiſqu'elle s'obſtine à ſe déclarer pour vous, elle ne mérite plus ma tendreſſe. (*Il ſort.*)

SCENE VIII.

LÉANDRE, CRISPIN.

CRISPIN.

QUAND il ſeroit Gaſcon, il ne ſe tireroit pas mieux d'affaire.

LÉANDRE.

Je ſuis charmé que cela ſe paſſe de la ſorte; j'aurois été au déſeſpoir d'en venir à des extrémités. Son pere eſt galant homme, & je lui ſuis redevable de la protection qu'il m'a ſi généreuſement accordée.

CRISPIN.

Je n'ai pas été ſi prudent que cela, moi.

LÉANDRE.

Comment donc?

CRISPIN.

Je me ſuis battu contre mon homme.

LÉANDRE.

Contre qui?

CRISPIN.

Contre celui qui a épouſé Nérine. Je vous l'ai bourré!

SCENE IX.

JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

JULIE.

JE viens vous faire compliment, & recevoir le vôtre. Mon oncle conſent à notre mariage.

LÉANDRE.

Je le ſais, belle Julie, & je viens de l'y déterminer.

JULIE.

Que vous me rendez heureuſe!

LÉANDRE.

C'eſt moi qui ſuis le plus fortuné de tous les hommes.

NÉRINE.

Pour le coup voilà vos affaires en bon train. Vous n'avez plus d'obſtacle à craindre.

CRISPIN.

Non, à moins que le diable ne s'en mêle.

LÉANDRE.

Eh! qui pourroit s'oppoſer à notre félicité? Vous ne dépendez

pendez que de votre oncle. J'ai ſa parole, qu'il m'a donnée par les motifs les plus preſſans ; votre mere eſt morte.

JULIE.

Ah ! ſi elle vivoit, qu'elle ſeroit fâchée de me voir heureuſe !

NÉRINE.

Je voudrois qu'elle pût revenir au monde, afin que le dépit la fît crever une ſeconde fois.

LÉANDRE.

Elle vous haïſſoit donc furieuſement ?

JULIE.

Il y a paru, puiſqu'après m'avoir abandonnée, elle m'a caché ſon ſéjour pendant plus de douze ans, & qu'elle s'eſt remariée deux fois ſans m'en avertir.

NÉRINE.

La vieille dénaturée !

LÉANDRE.

Voilà un indigne caractere ! Je ſuis ravi de n'avoir jamais connu cette femme-là.

JULIE.

Peu de temps après votre départ j'appris où elle étoit, & je ſus qu'elle n'avoit point de plus grande attention que de cacher ſon premier mariage, afin qu'on ignorât qu'elle eut une fille. Comme on ne la connoiſſoit point particuliérement à Lyon, il ne lui étoit pas difficile de le faire croire.

LÉANDRE.

A Lyon ! C'eſt à Lyon qu'elle demeuroit ?

JULIE.

Sans doute. C'eſt dans cette Ville qu'elle a perdu ſon ſecond mari.

CRISPIN.

Parbleu, nous devrions l'avoir connue. Apparemment qu'elle ne demeuroit pas dans le voiſinage de Madame la Baronne de Saint-Aubin.

JULIE.

Comment, de la Baronne de Saint-Aubin ?

CRISPIN.

Oh diable, c'étoit une bonne femme celle-là ! Dieu veuille avoir ſon ame ; mais je lui ai bien eſcamoté des piſtoles.

NÉRINE.

A la Baronne de Saint-Aubin ?

CRISPIN.

A elle-même. Demandez à Monſieur ; il étoit de moitié avec moi.

LÉANDRE.

Tais-toi, Criſpin.

CRISPIN.

Il falloit voir avec quelle ardeur nous plumions la vieille.

NÉRINE.

Entendons-nous donc. Eſt-ce que tu connoiſſois cette Baronne-là ?

CRISPIN.

La queſtion eſt plaiſante. Oh vraiment oui, je la connoiſſois, & mon Maître auſſi : c'étoit ſa femme.

JULIE & NÉRINE.

Sa femme !

LÉANDRE.

Oui, ma femme. D'où vous vient donc cette ſurpriſe ?

JULIE.

La Baronne de Saint-Aubin ?

CRISPIN.

Oui, la Comteſſe de la Filandiere, veuve d'un vieux Gentilhomme qui lui avoit laiſſé tout ſon bien en mourant, avoit épouſé Monſieur, qui ſe faiſoit appeller le Baron de Saint-Aubin ; c'eſt d'elle que mon Maître eſt veuf, & c'eſt elle qui a fait notre fortune.

JULIE.

Soutiens-moi, Nérine, je ſuis morte.

LÉANDRE.

Juſte Ciel !

JULIE.

Ah malheureux ! qu'avez-vous fait ?

LÉANDRE.

Comment ?

JULIE.

Vous avez épouſé ma mere.

LÉANDRE.

Votre mere ?

NÉRINE.

Oui, la Comteſſe de la Filandiere, c'étoit elle-même.

CRISPIN.

Ah ! c'étoit le Diable.

JULIE.

Je ſavois depuis quelque temps que le jeune homme qu'elle avoit épouſé à Lyon en troiſiemes noces, s'appelloit le Baron de Saint-Aubin ; mais, hélas, je n'avois garde de m'imaginer que ce fut Léandre lui-même.

LÉANDRE.

Je ne ſais où je ſuis. Surpris, confus, déſeſpéré... Ciel ! puis-je découvrir cet incident ſans mourir de douleur !

JULIE.

Quelle infortune !

LÉANDRE.

Quel funeſte revers !

JULIE.

A-t-on jamais rien vu de pareil ?

LÉANDRE.

Fut-il jamais un coup du ſort plus bizarre & plus accablant ?

NÉRINE.

Par ma foi, je tombe des nues. La maudite femme ! elle a juré de nous perſécuter, même après ſa mort.

LÉANDRE.

Ah ! c'eſt le nom de ſon ſecond mari qui m'a trompé, & elle m'avoit caché toutes ſes aventures.

JULIE.

Quoi ! me voilà ſéparée de vous au moment où je ne pouvois plus douter d'être unie avec vous pour jamais !...

LÉANDRE.

Je ne ſaurois ſurvivre à mon malheur ; il faut que je me puniſſe de la faute que j'ai faite.

JULIE, *le retenant.*

Ah, Léandre ! quel eſt votre deſſein ?

LÉANDRE.

D'expirer à vos yeux.

CRISPIN.

Quand vous vous tuerez, il n'en ſera ni plus ni moins.

NÉRINE.

Voilà un obſtacle que je n'aurois jamais prévu.

LÉANDRE.

Par quels détours la fortune m'a conduit dans le précipice !

CRISPIN.

Oui, la fortune, par ſa malignité, fait voir dans cette occaſion... qu'elle eſt femme. Un maudit caprice la gouverne, & la noirceur de ſon influence produit des événemens bizarres, qui, joints aux aſpects d'une étoile infernale, vous font épouſer de vieilles femmes qui ſont meres de vos Maîtreſſes, & vous conduiſent par-là dans un gouffre profond qui... Par ma foi, je m'y perds.

LÉANDRE, *revenant de ſa rêverie.*

Pour me venger de l'obſtacle qu'une indigne mere fait naître à notre bonheur, je prétends faire pour vous ce qui la déſeſpéreroit, ſi elle vivoit encore. Je veux, en nous ſéparant pour jamais, vous donner tout le bien qu'elle m'a laiſſé.

JULIE.

Je n'en veux point, puiſque je ne puis être à vous. Quelles richeſſes me faut-il, Léandre, pour paſſer le reſte de ma vie dans un Couvent ?

LÉANDRE.

Adieu ; je m'en vais en des lieux où je trouverai tant de périls, que je ne regretterai pas long-temps la perte irréparable que je fais.

SCENE X.

LYSIMON, JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

LYSIMON.

Eh bien! qu'eſt-ce, mes enfans? Vous voilà au comble de votre joie. Vous ſerez mariés ſans nul obſtacle, & ſans que perſonne s'en afflige ; car je me rends à la raiſon : je conſens volontiers au bonheur de Léandre, & je viens de raccommoder mon fils avec Angélique.

JULIE.

Ah, Monſieur! ſi vous ſaviez...

LÉANDRE.

Non, je n'en puis revenir.

NÉRINE.

Ni moi non plus. Quelle aventure diabolique!

CRISPIN, *frappant du pied.*

Quel maudit contre-temps!

LYSIMON.

Que veut dire ceci? Julie pleure, Léandre ſe déſeſpere, Nérine jure, & ce garçon-là ne ſe poſſede pas.

CRISPIN.

Le moyen de ne pas enrager! Nous étions venus chez vous, mon maître & moi, pour y prendre une femme.

LYSIMON.

Eh bien?

CRISPIN.

Eh bien, j'ai trouvé ma Maîtreſſe mariée, & Monſieur ſe trouve veuf de la mere de ſa Maîtreſſe.

LYSIMON.

Il eſt veuf de la mere de Julie! Et comment cela ſe peut-il?

CRISPIN.

Cela ſe peut, parce qu'il l'a épouſée, & qu'elle eſt morte.

LYSIMON, *à Léandre.*

Parbleu, ſi cela eſt, vous êtes un grand étourdi. Comment diable avez-vous pu faire un coup comme celui-là?

LÉANDRE.

C'eſt une ſuite d'aventures qu'il faudra vous conter ; mais ſoyez ſûr que tout autre que moi ſeroit tombé dans le même inconvénient.

LYSIMON.

Entrons là-dedans pour éclaircir les circonstances de cet événement ; il me paroît incroyable.

SCENE XI.

CRISPIN, NÉRINE.

NÉRINE.

QUE je les plains ! Ils me font pitié, les pauvres enfans.

CRISPIN.

Et à moi aussi. Il y a pourtant quelque chose d'agréable pour moi dans cette aventure. Léandre est aussi malheureux que je le suis ; nous nous désespérerons de compagnie, & nous pleurerons tant ensemble, qu'à la fin nous n'aurons plus la force de nous affliger.

NÉRINE.

Comment ! vous mourrez ?

CRISPIN.

Non, nous nous consolerons.

NÉRINE.

Ah, traître ! tu m'oublieras donc ?

CRISPIN.

Ma foi, veux-tu que je te dise, j'ai peur que ton mari ne vive trop long-temps, & il faut que je fasse une fin. Je suis déjà si fou d'affliction ! Vois-tu, chacun a son tempérament : les uns sont propres à s'abreuver de larmes, & à se nourrir de lamentations ; pour moi, cela me fait maigrir. La joie est mon aliment. Depuis que je sais que tu es mariée, j'ai fait mon possible pour mourir de douleur. Tiens, mon enfant, je ne m'en porte que mieux, j'en enrage ; mais ce n'est pas ma faute si je suis fait pour vivre.

NÉRINE.

Oui ! tu le prends sur ce ton-là ? Oh bien, puisque tu as si peu de délicatesse, je sais bien qui j'aimerai pour me venger de toi.

CRISPIN.

Et qui aimeras-tu ?

NÉRINE.

J'aimerai Pasquin.

CRISPIN.

Je t'en défie ; il est ton mari. Mais laissons tout cela. Nous allons nous quitter pour long-temps ; car mon Maître va partir tout-à-l'heure. De quelle maniere veux-tu que nous nous séparions ? Entre gens sensés qui s'aiment tendrement, il y a

une certaine façon de prendre congé l'un de l'autre, qui ne laiſſe que d'agréables idées. Ces adieux... tu m'entends bien, te vengeroient de la jalouſie de Paſquin, & moi du chagrin que j'ai de le voir ton mari. D'ailleurs, tu te ſouviens du marché que nous avons fait; ce ſeroient des arrhes que tu me donnerois, & après le tour que tu m'as joué, ma chere, il eſt bon qu'en partant j'aie mes ſûretés.

NÉRINE.

Merci de ma vie, pour qui me prends-tu?

CRISPIN.

Et mais je te prends... Je te prends pour une femme.

NÉRINE.

Va, traître, après une pareille propoſition, je te verrai partir ſans regret.

CRISPIN.

Après un pareil refus, ton abſence ne me tuera pas.

NÉRINE.

Je vais chercher mon mari, & me raccommoder avec lui.

CRISPIN.

Et moi je vais faire autant de Maîtreſſes que je trouverai de jolies ſoubrettes.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VALERE, PASQUIN.

VALERE.

FUT-IL jamais un homme plus malheureux que moi!

PASQUIN.

A-t-on jamais vu un mari plus martyriſé que je le ſuis!

VALERE.

Un obſtacle imprévu détruit tous les engagemens de Julie avec mon rival; je l'ignore, & on m'ôte le moyen d'en profiter en me raccommodant avec Angélique.

PASQUIN.

Je veux battre ma femme, c'étoit le droit du jeu. Je n'en

fais rien de peur de l'éclat. Je veux tuer mon ſucceſſeur prématuré, je ſuis poltron comme un lievre.

VALERE, *rêvant toujours.*

Que ferai-je ? Si je détourne Julie du deſſein qu'elle a d'aller au Couvent, je vais m'attirer un nouvel orage. Mon pere, Angélique, la Comteſſe, me tomberont ſur les bras.

PASQUIN.

Quel parti prendre avec une femme auſſi fragile que la mienne ? Si je me ſépare, on va me turlupiner. Si je la bats tout mon ſou, je la tuerai ; ſi je la tue, je ſerai pendu.

VALERE.

Que me conſeilles-tu, Paſquin ?

PASQUIN.

Que me conſeillez-vous, Monſieur ?

VALERE.

Hem ? ne m'entends-tu pas ?

PASQUIN.

De qui parlez-vous ?

VALERE.

Je parle de Julie.

PASQUIN.

Et moi de ma femme.

VALERE.

Peſte ſoit du maraut ! Je ſuis dans une étrange perplexité.

PASQUIN.

Mon front eſt furieuſement endommagé.

VALERE.

Ah ! m'y voici. Sais-tu ce que j'ai réſolu ?

PASQUIN.

Quoi, Monſieur ?

VALERE.

De faire une choſe preſque impoſſible. De dégoûter Angélique de moi.

PASQUIN.

Je vous réponds du ſuccès. Vous n'avez plus beſoin de mes conſeils, & je me retire avec votre permiſſion.

VALERE.

Où vas-tu ?

PASQUIN.

Je vais faire un petit tour à ma femme. Ce marouffle de Criſpin eſt toujours autour d'elle.

VALERE.

Demeure, je veux que tu ſois témoin de la maniere dont tout ceci va ſe paſſer.

PASQUIN.

Mais ſi après que vous aurez rompu avec Angélique, Julie s'aviſe de refuſer votre main ?

VALERE.

Le fat! Veux-tu gager que dès la premiere converſation je vais la mettre en train de m'épouſer ? En tout cas, j'aurai toujours Angélique à ma diſpoſition. J'ai ſur elle un aſcendant qu'elle ne ſauroit vaincre.

PASQUIN.

Prenez garde de vous tromper.

VALERE.

Oh, tais-toi, je te prie.

PASQUIN.

Vous n'aurez ni l'une ni l'autre, c'eſt moi qui vous le prédis.

VALERE.

Ni l'une ni l'autre ? Veux-tu que je les épouſe toutes deux ? J'en viendrai à bout quand il me plaira.

PASQUIN.

Je vois bien que tous les Gaſcons ne viennent pas de la Garonne. Voici Angelique

VALERE.

Aide-moi, je te prie, à m'en faire haïr.

PASQUIN.

Laiſſez-moi faire.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, VALERE, PASQUIN.

ANGÉLIQUE.

Je vous cherche, Valere. Pendant que ma mere eſt en Ville, je ſuis bien aiſe de m'expliquer avec vous. Comme je vous ai pardonné facilement l'offenſe que vous m'avez faite aujourd'hui, je crains que vous n'abuſiez de mes bontés, & que vous ne me donniez quelque nouveau ſujet de me plaindre. Nous ſommes ſur le point de nous engager l'un à l'autre pour jamais. Cela mérite réflexion.

PASQUIN.

Ma foi, Mademoiſelle, ſi j'étois à votre place, j'y penſerois à deux fois, avant que d'épouſer un joli homme comme mon Maître. Ces Meſſieurs les jolis hommes ſont ſi mauvais maris! C'eſt ce que ma femme me reproche tous les jours à moi qui vous parle.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous à cela Valere? Parlons à cœur ouvert. Votre

Votre retour vers moi eſt-il bien ſincere? L'obſtacle qui ſe préſente au bonheur de Léandre ne fait-il point renaître vos eſpérances? N'allez-vous point me ſacrifier une ſeconde fois à Julie?

PASQUIN, *bas.*

Je vous conſeille en ami de ne plus ſonger à ce vilain-là.

ANGÉLIQUE.

Vous ne dites rien, Valere?

VALERE.

Ne me faites point expliquer, je vous en conjure. Vous m'accableriez de reproches, vous me brouilleriez avec mon pere, vous préviendriez Julie contre moi; & j'aime mieux vous être fidele, & remplir tous nos engagemens, que de céder au penchant qui m'entraîne malgré moi.

ANGÉLIQUE.

Vous pouvez le ſuivre, je ne m'y oppoſe point. Tant que je ne vous ai pas connu, je me ſuis ſenti de l'inclination pour vous; je vous connois, je ne vous aime plus.

PASQUIN.

Cela eſt net.

ANGÉLIQUE.

Vous avez même perdu mon eſtime; ainſi ne craignez aucun retour de tendreſſe de ma part. Pour des reproches, que votre vanité ne ſe flatte point d'en recevoir, puiſqu'il eſt ſûr que je vous perds ſans regret.

PASQUIN.

Ma foi, votre aſcendant commence à baiſſer.

ANGÉLIQUE.

Après cela, vous jugerez aiſément que je me conſolerai ſi parfaitement, que j'oublierai même juſqu'à votre nom.

PASQUIN, *à Valere.*

Vous n'aurez point de peine à vous défaire de cette fille-là.

VALERE.

Tais-toi.

ANGÉLIQUE.

A l'égard de votre pere, loin de vous brouiller avec lui, je vais lui dire que c'eſt moi qui romps nos engagemens, & que s'il veut me faire un plaiſir ſenſible, il vous unira pour jamais avec Julie.

VALERE.

Ah, parbleu, puiſque vous le ſouhaitez ſi paſſionnément, je vous réponds que dans peu vous aurez ſatisfaction.

PASQUIN.

Oui, nous vous prions de la noce. Y danſerez-vous?

ANGÉLIQUE.

Très-volontiers.

PASQUIN.

Le brave cœur que voilà !

SCENE III.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, VALERE, PASQUIN.

LA COMTESSE.

ALLONS, ma fille, réjouiſſez-vous avec moi.

ANGÉLIQUE.

Et de quoi, Madame?

LA COMTESSE.

Réjouiſſez-vous, vous dis-je, j'apporte une grande nouvelle.

ANGÉLIQUE.

J'en ai une auſſi à vous apprendre.

LA COMTESSE, *à Valere qui veut s'en aller.*

Demeurez, Valere; ce que je vais dire vous regarde auſſi bien que ma fille. J'ai gagné mon procès.

ANGÉLIQUE.

Votre procès?

LA COMTESSE.

Oui, mon enfant; vous êtes plus riche aujourd'hui de quinze mille livres de rente, & vous vous trouvez préſentement la plus conſidérable héritiere de la Province. Il ſe préſente un parti pour vous auſſi diſtingué par le bien que par la naiſſance. Monſieur vous a fait un affront que j'avois ſur le cœur. Je ſerois indigne de ma race ſi je ne m'en vengeois pas. Je ne veux plus que vous l'épouſiez, & je prétends que vous acceptiez le parti que l'on vient de m'offrir dans ce moment.

ANGÉLIQUE.

Vous diſpoſerez toujours de ma main & de mon cœur; je ſuis prête à ſuivre le choix que vous me propoſez.

LA COMTESSE.

Vous me charmez. Je ne croyois pas vous trouver ſi raiſonnable. Vous pouvez prendre votre parti, Monſieur; ce matin vous n'étiez pas en humeur d'aimer ma fille, & ce ſoir je ne ſuis pas en humeur de vous la donner; mais Julie vous dédommagera bien agréablement; & comme elle ne peut plus épouſer Léandre, elle ſera trop heureuſe de vous avoir.

ANGÉLIQUE.

Adieu, Monsieur, vous ne me verrez plus; une autre va vous posséder. Je vous félicite de votre bonheur; mais je crois que je suis encore plus heureuse que vous.

SCENE IV.

VALERE, PASQUIN.

PASQUIN, *à part.*

C'EST bien fait. Si toutes les femmes étoient aussi sensées qu'Angélique, la fade engeance des petits Maîtres seroit bientôt détruite.

VALERE, *sortant de sa rêverie.*

Pasquin, que dis-tu de ce qui vient de se passer?

PASQUIN.

Mais je dis que vous vouliez donner congé, & qu'on vous a donné le vôtre.

VALERE.

Je t'avoue que je suis piqué; & si je ne comptois pas sur Julie....

PASQUIN.

N'y comptez pas si absolument.

VALERE.

Oh, je l'épouserai, je t'en réponds. Au fond, elle commençoit à m'aimer quand Léandre est arrivé céans. Il est venu bien à propos pour ranimer la fidélité chacellante de sa Maîtresse. La voici. La maniere dont elle va recevoir ma proposition te fera voir que je ne me flatte point, & me consolera du petit chagrin que je viens d'essuyer.

SCENE V.

JULIE, NÉRINE, VALERE, PASQUIN.

JULIE, *à Nérine.*

NON, je ne veux plus voir Léandre. Qu'il prenne congé de mon oncle quand il sera de retour, mais qu'il ne vienne pas me faire ses adieux; c'est un cruel moment que nous devons éviter l'un & l'autre.

VALERE, *à Pasquin.*

Elle ne veut plus le voir, Pasquin: mes affaires vont bien.

NÉRINE, *à Julie.*

Ce n'est point pour vous attrister qu'il demande à vous parler; il ne veut que vous détourner de la résolution où

vous êtes de vous renfermer pour toujours dans un Couvent. Il eſt au déſeſpoir de ſe voir la cauſe d'un deſſein ſi tragique.

VALERE.

Qu'il ne ſe déſole point, on retiendra Mademoiſelle.

JULIE.

Ah! c'eſt vous, Valere; je ſuis bien aiſe de vous trouver ici: j'ai quelque choſe à vous dire.

VALERE.

J'ai auſſi des propoſitions à vous faire. (*à Paſquin.*) Elle me prévient, comme tu vois.

NÉRINE, *à Valere.*

Aidez-moi, je vous prie, à la détourner de la fantaiſie qu'elle s'eſt miſe en tête.

VALERE.

Si Mademoiſelle veut bien m'écouter un moment...

JULIE.

Vous perdrez votre Rhétorique, Monſieur, je ne changerai point de réſolution, & je vous cherchois pour vous en avertir.

PASQUIN, *à Valere.*

Oh oh! cela n'eſt pas ſi prévenant que vous le diſiez.

VALERE.

Le ſot! Quoi! ſérieuſement, ma Reine, vous voulez aller au Couvent?

JULIE.

Oui, Monſieur, mon parti eſt pris.

NÉRINE.

Vous allez faire une ſottiſe. Dans la retraite que vous choiſirez, vous porterez le cœur d'une fille. Dans ce cœur, il y a toujours un levain d'inconſtance & de légéreté: ce levain corrompra toutes vos réſolutions. Il y fera naître l'ennui de la ſolitude, le regret d'avoir quitté le monde, & le deſir violent de le revoir. Vous avez aimé Léandre de bonne foi; il devoit être votre mari; un obſtacle imprévu s'y oppoſe; & parce qu'il a fait la ſottiſe d'épouſer votre mere, il faudra que vous faſſiez la folie de mourir fille? Un homme eſt-il d'un ſi grand prix, qu'il faille renoncer à tout quand on le perd? Mort de ma vie, c'eſt tout ce que vous pourriez faire, ſi toute l'eſpece avoit manqué.

JULIE.

Que tu es folle, Nérine!

NÉRINE.

Ma foi, c'eſt vous qui perdez l'eſprit. Regardez nos jeunes veuves, vont-elles ſe cloîtrer? s'enterrent-elles toutes vives? Elles ſe déſeſperent, elles s'arrachent les cheveux, elles font

ferment de renoncer à tous les hommes. On ne s'étonne point de cela, c'eſt le cérémonial. Malgré tout ce fracas, leur douleur finit avec le deuil, & quelque joli vivant les conſole de la perte du défunt. Suivez leur exemple; vous êtes veuve, ou quelque choſe d'approchant; pleurez, déſeſpérez-vous, peſtez contre le ſort, mais laiſſez faire le reſte à votre cœur: il vous avertira quand il ſera temps de recevoir de la conſolation.

VALERE.

C'eſt moi qui le ferai parler.

JULIE.

Vous, Monſieur?

VALERE.

Et plutôt que vous ne vous l'imaginez. Mais dépêchez-vous, je vous prie, & abrégeons le cérémonial.

JULIE.

Je ne veux point faire ici la précieuſe. J'oſe dire cependant que je ne voulois un mari que pour l'aimer & pour en être aimée. Léandre eſt le ſeul qui m'ait flattée de l'eſpérance d'un pareil bonheur. Pour vous, Monſieur, qui vous piquez d'être de ces jeunes gens à la mode, qui ſe ſignalent chaque jour par de nouvelles extravagances, & qui rendent leurs noms célebres à force de ridicule, je ſuis votre très-humble ſervante. Je m'aime trop pour me mettre à la diſcrétion de pareils perſonnages; & l'ennui de la plus cruelle ſolitude me paroîtra mille fois plus ſupportable, que de partager vos inclinations avec les originaux que vous copiez, & avec toutes les fameuſes coquettes de Paris.

PASQUIN.

Cette fille-là ne me paroît point dans le train de vous épouſer.

VALERE.

Ecoutez, Mademoiſelle, je vous parle encore en ami. Conſidérez bien ce que vous refuſez.

JULIE.

Allez, volage, allez rougir aux pieds d'Angélique de votre inconſtance & de votre perfidie.

VALERE.

Eſt-ce là tout ce que vous avez à me dire?

JULIE.

Oui, & j'ai honte même de vous avoir écouté.

VALERE.

Et moi je rougis d'avoir eu tant de foibleſſe. Oh, palſanbleu, nous verrons ſi vous ſerez toujours ſi fiere. Dans huit jours, dans vingt-quatre heures, vous vous repentirez de

m'avoir rebuté; mais il ne ſera plus temps, je vous en avertis.

JULIE.

C'eſt un repentir auquel je m'expoſe volontiers.

VALERE.

Je me retire au moins.

JULIE.

Dépêchez-vous.

PASQUIN, *marquant une ligne avec le pied.*

Si nous paſſons cela, vous ne nous tenez plus.

VALERE.

Adieu, Mademoiſelle.

JULIE.

Adieu, Monſieur.

VALERE & PASQUIN, *revenant précipitamment.*

Avez-vous fait vos réflexions?

JULIE.

Oui.

VALERE.

Vous perſiſtez dans vos refus?

JULIE.

Plus que jamais.

VALERE.

Cela ſuffit. Vous me faites pitié; mais je ne vous plains point.

SCENE VI.

JULIE, LÉANDRE, VALERE, NÉRINE, PASQUIN.

VALERE, *à Léandre.*

APPAREMMENT, Monſieur, que vous venez confirmer Mademoiſelle dans la réſolution où elle eſt de ſe brouiller avec tout le genre humain pour l'amour de vous.

LÉANDRE.

Comme ce n'eſt point moi du tout que j'aimois en ſa perſonne, je ne ſuis point flatté d'une pareille réſolution, & je viens conjurer Julie, pour la derniere fois, de ne me point faire un pareil ſacrifice.

JULIE.

Ne nous attendriſſons point, Léandre. Je vous avois ordonné de ne me plus voir; & je vous déclare encore une fois que, ne pouvant pas vivre pour vous, je fais ſerment de ne me donner à perſonne.

PASQUIN, *à Valere.*

Je gage que vous ne les épouserez pas toutes deux.

VALERE.

Suis-moi, Pasquin, je suis outré; je crains que mon pere ne vienne, & je ne me sens pas d'humeur à souffrir ses reproches.

SCENE VII.

JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

LÉANDRE, *à Crispin.*

As-tu tout disposé pour mon départ?

CRISPIN.

Oui, Monsieur, nos chevaux sont sellés & bridés; mais je ne crois pas que nous devions nous presser de partir.

LÉANDRE.

Et sur quoi crois-tu cela?

CRISPIN.

Sur une conversation que je viens d'entendre.

JULIE.

Une conversation!

CRISPIN.

Oui, Mademoiselle, entre le Patron du logis & Monsieur votre oncle, qui lui contoit des choses merveilleuses sur votre sujet. Je l'écoutois sans être apperçu.

JULIE.

De quoi s'agissoit-il donc?

CRISPIN.

Oh! cela va bien vous surprendre. Premiérement, Monsieur votre oncle a dit... qu'il étoit votre oncle.

LÉANDRE.

Te moques-tu de nous?

CRISPIN.

Vous plaît-il de vous taire?

JULIE.

Laissez-le parler.

CRISPIN.

Il est donc votre oncle, mais votre oncle d'une certaine façon qui fait que, pour ainsi dire... Vous comprenez bien. Par le moyen d'un Grand Seigneur Italien qui s'étoit établi à Paris, & dont il étoit l'Ecuyer... Attendez, je n'y suis plus. Pardonnez-moi, m'y voici. Le Seigneur dont je vous ai parlé avoit deux filles, l'une qui étoit mariée, l'autre qui ne l'étoit pas. Celle qui étoit mariée... avoit un mari, comme

vous le jugez bien ; mais celle qui ne l'étoit pas, en avoit un ſans en avoir ; & parce qu'elle a ſu plaire à Monſieur votre oncle, il eſt arrivé que Monſieur votre oncle & Monſieur votre pere ont fait un certain mariage ſecret qui fait que Madame votre tante eſt devenue Madame votre mere... parce que votre premiere mere, qui n'étoit pas votre tante, eſt venue à décéder par ſon trépas ; & voilà juſtement la raiſon qui fait que je crois que nous ne devons pas partir.

NÉRINE.

Certes, voilà un trait d'hiſtoire bien remarquable.

CRISPIN.

N'êtes-vous pas au fait préſentement ?

LÉANDRE.

Je veux mourir ſi je comprends un mot à tout ce qu'il a dit.

CRISPIN.

Ma foi, ni moi non plus. Il y a un diable de brouillamini dans tout cela qui m'a penſé faire tourner la cervelle. Mais tenez, voici ces Meſſieurs qui vont vous éclaircir.

SCENE VIII.

LYSIMON, LYCANDRE, JULIE, NÉRINE, LÉANDRE, CRISPIN.

LYSIMON, *à Lycandre.*

RIEN ne vous empêche déſormais de rendre la choſe authentique.

LYCANDRE.

Ah ! je ſuis bien aiſe de vous trouver enſemble.

JULIE.

Nous n'y ſerons pas long-temps. Nous nous parlons pour la derniere fois. Vous ſavez, ſans doute, le malheur qui nous eſt arrivé.

LYCANDRE.

Oui, je le ſais. On m'a tout conté.

LÉANDRE.

Je vous attendois, Monſieur, pour prendre congé de vous.

JULIE, *ſe jetant aux genoux de Lycandre.*

Je n'ai plus qu'une grace à vous demander, mon Oncle, c'eſt de ne me point engager avec un autre, & de ſouffrir que je me retire dans un Couvent.

LYCANDRE.

Dans un Couvent ! C'eſt ce que je ne ſouffrirai point ; & je veux que vous demeuriez auprès de moi, pour la conſolation de ma vieilleſſe.

NÉRINE.

NÉRINE.

Je reſpire.

LÉANDRE, *à Lycandre.*

Je vous conjure en partant, Monſieur, de perſiſter dans cette réſolution.

LYCANDRE.

J'y perſiſterai, je vous en réponds. Je ferai bien pis, car je prétends la marier?

JULIE.

Me marier!

LYCANDRE.

Sans doute, & dès aujourd'hui.

LÉANDRE.

Ah! de grace, ne lui faites point de violence ſur ce ſujet il ſuffira....

LYCANDRE.

Je vous marierai auſſi, vous, qui parlez.

LÉANDRE.

Moi, Monſieur?

LYSIMON.

Vous-même; c'eſt une affaire que nous venons de conclure.

NÉRINE.

Ah! par ma foi, je devine ce que c'eſt. On va donner Angélique à Léandre, & Valere épouſera ma Maîtreſſe; cela n'eſt pas mal imaginé.

JULIE.

Si ce ſont là vos intentions, mon oncle, vous me mettez dans la néceſſité d'être ingrate, & j'aurai le malheur de vous déſobéir.

LYCANDRE.

Vous ne ferez point ingrate, vous obéirez, & vous ſerez ravie d'être mariée.

LÉANDRE.

Quel eſt donc celui que vous lui deſtinez?

LYCANDRE.

Vous.

LÉANDRE.

Moi?

NÉRINE.

En voici bien d'une autre.

JULIE.

J'épouſerois Léandre?

LYCANDRE.

Aimez-vous mieux aller au Couvent?

JULIE.

Non vraiment, mon oncle; mais puis-je devenir la femme de mon beau-pere ?

LYCANDRE.

Allez, raſſurez-vous, il ne l'eſt point.

LÉANDRE.

Juſte Ciel !

JULIE.

Quoi ! la Baronne de Saint-Aubin n'étoit point ma mere ?

LYCANDRE.

Non, puiſque vous êtes ma fille.

JULIE.

Votre fille !

LYCANDRE.

Oui, ma chere Julie, reconnoiſſez celui qui vous a donné le jour.

JULIE.

Ah ! je devois vous reconnoître à la tendreſſe que j'avois pour vous, & à celle dont vous m'avez toujours honorée.

CRISPIN.

Je vous le diſois bien, moi, que Monſieur votre oncle & Madame votre mere avoient fait un mariage ſecret.

LEANDRE.

Je n'oſe croire ce que j'entends, & je crains de me tromper.

LYCANDRE, *à Julie.*

Nous êtes née de la fille du Duc de Sorienio, que j'avois épouſée ſecrétement, qui eſt morte peu de jours après votre naiſſance. J'avois tout à redouter du reſſentiment de ce Seigneur & du frere de ma femme, qui ne m'auroient jamais pardonné ce mariage. C'eſt pourquoi j'ai toujours pris ſoin de le cacher; & pour y réuſſir, je vous remis entre les mains de ma belle-ſœur, qui, de concert avec moi, vous a fait paſſer pour ſa fille. Le Duc eſt mort; ſon fils a été tué; je n'ai plus rien à craindre, & je déclare la vérité.

CRISPIN.

Ne voilà-t-il pas, mot pour mot, ce que je vous avois conté ?

LÉANDRE.

Monſieur, ma ſurpriſe, ma joie.... mon bonheur.... Je ne ſaurois parler.

LYSIMON.

Allez, cela eſt plus éloquent que tout ce que vous pourriez dire. Nous vous entendons de reſte.

LYCANDRE.

Entrons, & envoyons chercher un Notaire.

LYSIMON.

Nous ferons deux noces à la fois; celles de Julie & de Léandre, & celles de Valere & d'Angélique.

SCENE IX.

LYSIMON, LYCANDRE, JULIE, NÉRINE, LÉANDRE, CRISPIN, PASQUIN.

PASQUIN, *à Lysimon.*

JE viens vous apprendre d'étranges nouvelles, Monsieur.

LYSIMON.

Quoi donc?

PASQUIN.

Monsieur votre fils est parti.

LYSIMON.

Il est parti! Où va-t-il?

PASQUIN.

Il n'en sait rien, ni moi non plus. Mais désespéré d'avoir rompu une seconde fois avec Angélique, pour l'amour de Mademoiselle, qui n'a point voulu recevoir ses hommages, il vient de me dire qu'il s'en alloit si loin, si loin, que vous n'entendriez jamais parler de lui.

LYSIMON.

Le malheureux! Je suis fâché que cet incident trouble votre joie; mais quelque triste qu'il soit pour moi, il ne m'empêchera point de donner tous les soins nécessaires aux préparatifs du mariage que vous venez de conclure.

LYCANDRE.

Nous vous sommes infiniment redevables; mais ces préparatifs n'empêcheront point aussi que nous ne cherchions tous les moyens possibles de remettre Valere dans vos bonnes graces & dans celles d'Angélique.

LYSIMON.

Entrons. J'y donnerai les mains de tout mon cœur, quoiqu'il ne le mérite pas.

SCENE XI & derniere.

CRISPIN, NÉRINE, PASQUIN.

CRISPIN.

VOILA donc mon Maître marié. Pour moi, je vais chercher quelque jolie Griſette, avec qui je puiſſe faire ſouche. Je ſerois reſponſable devant la poſtérité, ſi je laiſſois périr la race des Criſpins. Soyons amis, Paſquin, je te laiſſe en poſſeſſion, & je te promets que je ne chaſſerai plus ſur ton domaine.

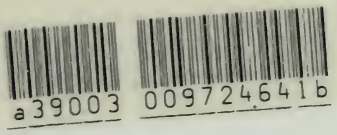
NÉRINE, *à Paſquin.*

Si tu me promettois de n'être plus jaloux, je ne te regarderois plus comme un mari, & tu en ſerois mieux traité.

PASQUIN.

Touche-là, mon enfant. Je vois bien que dans le ſiecle où nous ſommes, quand on fait tant que de prendre une femme, il faut ſe réſoudre à devenir commode.

Fin du cinquieme & dernier Acte.


a39003 009724641b